

La revue catholique des idées et des faits

UT SINI UNUM!

vendredi 23 janvier 1925

Sommaire :

Et pourtant elle tourne...

La situation à l'Université catholique

de Louvain

Psychologie des leaders bolchévistes

La décadence de l'Europe

Monsieur de Charette

Abbé R. G. van den Hout

Albert van Hecke

Charles Saroléa

Comte G. de Reynold

Maurice Dullaert

Les idées et les faits : Chronique des idées : Le centenaire de Consalvi, J. Schyrgens. — Angleterre. — Chine.

La Semaine

* Grand débat au Parlement français sur l'ambassade du Vatican.

Briand a plaidé « pour », au nom des intérêts de la France. Herriot a répondu « non », parce que ... Benoît XV n'a pas défendu la Belgique envahie !! et que la doctrine catholique est en opposition avec celle « de notre République »!...

Questions : *Lenine a-t-il trahit la cause française? La doctrine bolchéviste vise-t-elle oui ou non à mettre par terre — et par quels moyens! — l'État bourgeois dont Herriot est en ce moment le chef?*

Et la France entretient une ambassade à Moscou...

Et Krassine conspire à Paris...

* Notre situation intérieure est un peu trouble. Il y a des flottements à droite sur l'opportunité d'élec-

tions immédiates, et sur le choix d'une plate-forme électorale, questions sur lesquelles il est évidemment permis d'avoir des avis divergeants.

Mais ce que tout catholique belge doit réprouver avec énergie, parce que gravement attentatoire aux intérêts du parti et incompatible avec l'honneur de la presse catholique, ce sont les manœuvres aussi perfides que déloyales de certains journaux. Il est profondément regrettable que le journal catholique le plus lu de la Belgique ait trop souvent, depuis l'armistice, mis son influence au service de tristes mesquineries et de lamentables incompréhensions, alors qu'il eût dû — et pu — être l'artisan de l'union et de la discipline entre tous les éléments de l'armée catholique.

Bruxelles : 11, Boulevard Bischoffsheim.

(Tél. : 220,50 ; Compte chèque-postal : 48.916)

CHOCOLAT D U C

CHOCOLAT



DUC ANVERS

LA
GRANDE
MARQUE
BELGE

BANQUE L. SIMONON & C^{IE}

Soc. en commandite simple — Cap. Fr. 6.000.000

24, Rue d'Arenberg, BRUXELLES

Succursale : 5, Boulevard d'Avroy, LIÈGE

OPERATIONS de BANQUE et de CHANGE
aux meilleures conditions

Ouverture de Comptes de Dépôts
Comptes de chèques — Comptes à 6 mois et un an
COMPTES DE QUINZAINE
à des taux d'intérêt particulièrement avantageux

Ouverture de Crédits en comptes nantis
Escompte et recouvrement d'effets
Prêts sur titres cotés

Exécution d'ORDRES DE BOURSE sur toutes places
Gestion de PORTEFEUILLES sans commissions
RENSEIGNEMENTS financiers à nos clients

GARDE de titres — Location de (OFFRES-FORTS
SOUSCRIPTIONS aux emprunts et émissions
Encaissement de COUPONS belges et étrangers

Emission de CHEQUES payables sur toutes places étrangères

QUI
S'HABILLE BIEN

S'HABILLE CHEZ

Franç. Vanderlinden

17, rue des Cultes, 17

:-: BRUXELLES :-:

G. VERAART

• • • • DÉCORATION
PEINTURE — DÉCOR — AMEUBLEMENT

25, PLACE VAN MEYEL ETTERBEEK
BRUXELLES

ENTREPRISE GÉNÉRALE • • • • •
• • • DE DÉCORATION INTÉRIEURE

Et pourtant elle tourne...

Comme il arrive presque toujours quand sont en cause des passions bien plus que des idées, on a fait dire à « Trois étoiles » dont l'article a paru ici même le 19 décembre, ce qu'il n'avait pas dit, particulièrement au sujet de la situation à Louvain.

On a prétendu que notre collaborateur — et nous qui le « patronnions » ! — conseillait, avec une « habileté extrême » (!), à l'autorité académique de caner sur la discipline, de céder devant l'insubordination, et cela « à tout prix ».

Eh bien, non ! Et nous défions qui que ce soit de torturer les textes au point de leur faire dire cela. « Trois étoiles », qui se dévoilera et se défendra s'il le juge opportun, tient pour la discipline à tout prix. Nous aussi. Mais il n'y a pas que ce problème-là qui soit en question. Et le jeune étudiant qui nous a violemment pris à partie dans l'*Avant-Garde*, se trompe — c'est de son âge ... — et eût bien fait de relire et de réfléchir avant d'imprimer ce qu'il s'est permis d'imprimer : « mauvaise foi », « sottise », « défaitisme », légèreté », etc.

Protestons, sans plus. Non pas que son article ait la moindre importance en soi, mais parce que certains journaux, heureux de faire flèche de tout bois, reproduisent avec empressement, tout ce qui peut nourrir la passion de leurs lecteurs. Cela s'appelle travailler à l'apaisement des esprits.

* * *

Oui, il faut que l'autorité académique l'emporte. Les étudiants doivent se soumettre, et sans conditions. Et c'est avec un grand plaisir que nous pul lions l'article de M. le professeur van Hecke, dont on connaît les vives sympathies pour les Flamands, qui établit lumineusement les torts des étudiants.

Mais le problème de Louvain n'est pas qu'une question de discipline. N'y a-t-il pas moyen, LE PRINCIPE D'AUTORITÉ

RESTANT SAUF, de décharger l'atmosphère, d'arriver à une détente, d'empêcher que ne perdure un déplorable état de guerre ? Voilà ce qui doit préoccuper tout catholique soucieux de l'avenir de notre chère *Alma Mater*.

Très respectueusement, « Trois étoiles » s'est permis de poser la question. Pourquoi ? Non seulement parce que Louvain est un centre vital du catholicisme belge, mais aussi parce que la bataille qui s'y livre n'est qu'un épisode d'une situation générale très exactement décrite, croyons-nous, par notre collaborateur. Situation grave, sauf pour les aveugles ou les butés, situation qui réclame de tout patriote un grand effort de sympathique compréhension et de bonne volonté agissante.

Traiter de défaitistes ceux qui s'emploient de leur mieux à cette œuvre de pacification est aussi injuste qu'absurde.

Eh oui, jeune homme, « rendre confiance à l'adversaire, jeter le doute et le désarroi dans son propre camp au moment où il faut tenir le coup », c'est du défaitisme.

Nous accuser d'une pareille tactique serait grotesque si ce n'était odieux et révoltant.

Les masses flamandes ne sont pas des *adversaires*, il ne s'agit pas de *camp*, mais il y va de la Patrie et de compatriotes égarés, ou plus exactement que d'aucuns essaient d'égarer.

Certes, certains meneurs sont à traiter en adversaires, parce qu'ennemis de toutes nos traditions et ouvriers d'une séparation qui serait mortelle et dont nous ne voulons à aucun prix. Mais nous ne cesserons de dire et de répéter qu'il est des façons de combattre qui servent l'ennemi bien plus qu'elles ne lui nuisent.

La politique de l'autruche et le matamorisme sont de celles-là

Abbé R. G. VAN DEN HOUT.

La situation à l'Université catholique de Louvain

L'article paru dans la *Revue Catholique des Idées et des Faits*, sous le titre : « La Situation en Flandre », considère les événements survenus à Louvain, comme une des manifestations les plus symptomatiques de la crise nationaliste. L'auteur de cet article, que M. l'abbé van den Hout présente à ses lecteurs comme une personnalité très au courant de l'état des esprits en pays flamand, met à juste titre au premier rang des causes sinon de l'origine du moins des progrès du nationalisme flamand, la mentalité déplorable d'un grand nombre de nos compatriotes, qui croient sauver l'unité et l'avenir de la Belgique en combattant systématiquement toutes les revendications flamandes. Aussi toute tentative pour éclairer l'opinion publique sur la nécessité et l'opportunité d'une solution prompte et complète

de la question flamande constitue-t-elle une contribution à l'apaisement dont notre pays a un besoin impérieux et un obstacle à la diffusion des idées nationalistes.

L'article en question laisse l'impression que les troubles universitaires sont dus à de fâcheux malentendus qui auraient pu être évités si les autorités académiques étaient suffisamment familiarisées avec la mentalité des étudiants flamands. Laisser subsister les malentendus, maintenir l'atmosphère dans un état incompatible avec les aspirations des étudiants flamands, ne saurait qu'aggraver la situation et placer ces étudiants devant l'alternative ou de quitter l'*Alma Mater* ou d'y demeurer, blessés dans leur dignité.

La situation est-elle vraiment telle ?

Pour en juger en toute impartialité et trouver les remèdes appropriés, il importe de bien connaître les causes des événements regrettables qui se sont produits et les raisons véritables qui ont motivé les sanctions. Mon but en écrivant ces lignes, est de préciser certains faits cités dans la partie de l'article paru dans la *Revue* consacrée à la « Situation en Flandre » et de les compléter par d'autres, pour permettre aux lecteurs d'apprécier si le conflit est une question de politique ou une question de discipline.

Je voudrais d'abord caractériser l'état d'âme des parties en présence. C'est un élément capital. Je m'efforcerai d'en faire l'examen aussi objectivement, aussi consciencieusement que possible.

Dans quels sentiments l'Autorité académique apparaît-elle dans ses relations avec les professeurs et les étudiants flamands ?

Je me borne à quelques faits.

Après l'armistice, un jeune professeur de la Faculté de Droit, ayant appris qu'un membre très en vue de la même faculté l'avait accusé d'activisme, s'en plaignit au Recteur. Celui-ci fit convoquer immédiatement le collègue professoral, mesure qui n'est prise que dans les circonstances exceptionnelles, et exigea que séance tenante ou, dans la huitaine devant le Conseil rectoral, les propos incriminés fussent justifiés ou rétractés.

Personnellement, j'ai été amené à faire des démarches auprès du Recteur en faveur d'un certain nombre de jeunes gens qui avaient été inscrits à l'Université von Bissing. J'ai pu, en ces occasions, saisir sur le vif les sentiments généreux de Mgr Ladeuze à l'égard des Flamands et de la cause flamande.

C'est sous le rectorat de Mgr Ladeuze, en 1911, que furent créés les cours flamands, dont le nombre s'élève aujourd'hui à plus de soixante. En maintes circonstances, le Recteur a déclaré que le développement des cours flamands n'était limité que par les ressources budgétaires.

La situation alarmante créée par la guerre et les nécessités pour l'Alma Mater appauvrie de faire bonne figure, à côté des Universités de l'État et de l'Université libre de Bruxelles, comblée de millions, sont à elles seules des preuves évidentes de la sincérité de ses déclarations.

Lors de la constitution de la société sans but lucratif pour faciliter à l'Alma Mater l'extension des cours flamands, les initiateurs de ce projet se sont fait un devoir de louer l'accueil sympathique et l'appui efficace qu'ils avaient trouvés auprès du Recteur.

Je ne crains pas d'être démenti, ou taxé de courtoisie en affirmant que Professeurs et étudiants flamands reconnaissent unanimement que Mgr Ladeuze a été non seulement « correct » mais très bienveillant à leur égard. Mon opinion, partagée certainement par mes collègues flamands, est qu'un Recteur flamand et même flaminguant n'aurait pu faire plus ou mieux que le Recteur wallon Mgr Ladeuze.

Passons aux étudiants.

Les Flamands, comme les Wallons, consacrent une partie de leurs loisirs à des cercles d'études et à des sociétés d'agrément. Parmi ces dernières, il faut ranger les clubs locaux et régionaux, les gildes provinciales, et le *Katholiek Vlaamsch Hoogstudenten-Verbond*, le K.V.H.V., qui est aux étudiants flamands, ce que la « Générale » est aux étudiants wallons.

La mentalité des « leaders » du mouvement flamand étudiant après l'armistice était tout autre que celle de leurs prédécesseurs. L'irritation à ce moment était très vive et trouvait son explication et sa justification dans l'âpreté avec laquelle les chefs du mouvement flamand étaient attaqués dans une partie de la presse, dans l'opiniâtreté avec laquelle le principe et l'opportunité des revendications flamandes légitimes étaient combattus. Aussi le bureau du K.V.H.V. orienta-t-il le mouvement étudiant dans une voie plus radicale et plus agressive et s'efforça-t-il de solidariser tous les groupements flamands afin de parler et d'agir officiellement au nom de tous les étudiants flamands.

Brusquement, en 1922, les dirigeants du K.V.H.V. rompent avec les traditions universitaires. Ils lancent une proclamation, qui a les allures d'un véritable ultimatum aux autorités académiques, proclamation déclarant que les étudiants flamands s'abstiendraient de participer aux cérémonies académiques aussi longtemps qu'ils n'auraient pas obtenu satisfaction intégrale.

Je tiens de bonne source que ce geste arrogant était postérieur de

quelques jours à un entretien que les délégués du K.V.H.V. avaient eu avec le Recteur au sujet de l'organisation et de l'extension des cours flamands.

L'Autorité académique est-elle intervenue pour rappeler le bureau du K.V.H.V. au respect des traditions et de la bienséance universitaires ? Je ne le pense pas. En tout cas, aucune sanction ne fut prise dans cette circonstance.

Cet incident regrettable montre qu'à ce moment le bureau du K.V.H.V., non content de pouvoir exposer ses vues et ses desiderata, émettait la prétention de traiter sur un pied d'égalité avec l'Autorité des questions qui sont du domaine exclusif du Recteur, de ses Conseils et des Facultés.

L'ultimatum du K.V.H.V. constituait aussi une manœuvre dictatoriale. La décision de boycotter les cérémonies académiques avait été prise, non par tous les membres des gildes affiliées, mais par deux délégués représentant chaque gilde au sein du bureau du K.V.H.V.

J'ai appris ce fait — qui a son importance — à une réunion mensuelle de la *Oostvlaamsche Gilde*, au cours de laquelle j'avais demandé que le drapeau fût présent à la cérémonie commémorative des élèves des Écoles Spéciales morts à la guerre, et parmi lesquels il y avait d'anciens membres de la Gilde. Non sans peine, j'ai obtenu du bureau de la Gilde que les membres présents pussent donner leur avis. Le vote qui eut lieu par assis et levé, m'eût donné gain de cause si, obéissant à des injonctions venues du fond de la salle, une douzaine de membres ne se fussent rassis.

L'attitude courageuse de près de la moitié des membres ne put laisser aucun doute. La solidarité créée par le bureau du K.V.H.V. était loin d'être spontanée et générale. C'était une solidarité truquée qui dans la suite devait être consolidée par tous moyens, y compris la menace et le terrorisme. La grève du mois de novembre en est la confirmation.

Jusqu'à là toutefois la solidarité ne s'étendait qu'aux sociétés d'agrément.

Mais voici qu'au début de 1924, sur l'initiative du Président du K.V.H.V., un fonds destiné à venir en aide aux enfants de Borms fut constitué. L'*Avant-Garde*, le journal des étudiants wallons, publia un article violent réclamant des sanctions académiques contre M. Y.

Le K.V.H.V., qui, dans cette occasion, eût pu donner la preuve que son sens politique était à la hauteur de ses ambitions en soulignant la prétention d'un journal d'étudiants de dicter son devoir à l'Autorité académique, fit placarder sur les murs de Louvain une affiche intitulée *Handen af*, contenant cette phrase malheureuse ou malheureusement tournée : que les Wallons se considèrent comme des étrangers à Louvain, ville flamande.

Fait important à noter, la solidarité, cette fois, s'était étendue aux cercles d'études. Mais de nouveau la solidarité était truquée. L'affiche portait en effet parmi les signataires le nom du Président du *Technische Kring*. Comme Président d'honneur de ce cercle, dont je suis régulièrement les séances, je n'eus pas de peine à faire reconnaître au Président, en présence des membres, qu'il avait agi à leur insu.

Pendant les vacances de Pâques, à 4 heures du matin, se produit l'événement tragique que chacun connaît et qui faillit coûter la vie à un étudiant flamand, Vallaëys. L'affaire est entre les mains de la Justice ; à elle, et non à l'Autorité académique, de juger.

À la rentrée, le Recteur, responsable du bon ordre et de la vie des étudiants, interdit jusqu'à nouvel ordre, par avis affiché le 3 mai aux valves universitaires, toutes manifestations publiques, politiques et linguistiques.

Prétextant que la mesure était vague, injustifiée et de nature à compromettre « la vie flamande », le K.V.H.V. demande des explications au Recteur par voie d'affiches. Ce geste vraiment insolent que nulle autorité soucieuse de son devoir et de son prestige ne laisserait sans sanction exemplaire, valut au Président du K.V.H.V. son exclusion de l'Université.

Cependant, la « vie flamande » n'avait pas été compromise par l'avis rectoral. L'article paru dans la *Revue Catholique des Idées et des Faits*, dit que certaines réunions purent avoir lieu. Il y a lieu de constater qu'aucune réunion ne fut interdite.

Aucun cercle, pas même le cercle nationaliste, aucune gilde et moins encore le K.V.H.V. ne furent supprimés, mis sous tutelle ou invités à soumettre à l'Autorité académique le programme de leurs réunions. Seules, les manifestations de la rue, relatives à des questions irritantes et de nature à mettre aux prises Flamands et Wallons, ont été et restent interdites.

Cependant, avant la période des examens, une lueur d'espoir paraît avoir surgi. Elle ne fut, hélas ! que de courte durée. Le vice-président du K.V.H.V. fait une démarche courtoise auprès du Recteur. Il est décidé que l'entretien et les correspondances à échanger auront provisoirement un caractère confidentiel. Le lendemain du jour où cet engagement avait été pris, le journal *De Schelde* publie *in extenso* une lettre qu'il avait été convenu de ne pas publier. Le vice-président du K.V.H.V. s'empresse de déclarer au Recteur qu'il était étranger à cette « fuite » et de lui présenter ses excuses. La sincérité du vice-président ne fut pas mise en doute. Néanmoins, le Recteur avait été victime d'un abus de confiance de la part d'un ou de plusieurs membres du bureau du K.V.H.V.

Aucune sanction ne fut prise par le Recteur.

NN. SS. les Évêques décidèrent au cours de leur réunion annuelle, de maintenir l'avis rectoral du 3 mai 1924 en vigueur durant l'année académique 1924-1925.

Les réunions de protestation organisées par des étudiants flamands pendant les vacances, l'intervention d'organismes extra-universitaires et politiques, tels que le V.O.S., n'ont probablement pas été étrangères à la décision des Évêques. Il serait en effet inadmissible que l'Université catholique de Louvain dût régler sa conduite sur les injonctions de groupements politiques.

Le jour de la messe du St-Esprit, au début de l'actuelle année académique, marqua le commencement d'une offensive plus vigoureuse de la part du K.V.H.V. Des tracts de protestation contre la décision des Évêques furent distribués à profusion, tracts dans lesquels il était déclaré qu'aucune autorité du monde n'a le droit de restreindre l'action ou la propagande en faveur de la renaissance du peuple flamand. L'évolution est caractéristique et effrayante. Après avoir réclamé une diminution de l'autorité rectorale, puis après avoir gravement méconnu cette autorité, on en arrive à ne plus vouloir la reconnaître !

Depuis la rentrée des cours en octobre dernier jusqu'aux vacances de Noël, le bureau du K.V.H.V. ne semble avoir d'autre but que de mobiliser la « solidarité » des étudiants flamands pour venger le renvoi de son Président qui, quoique exclu de l'Université, est resté à la tête du K.V.H.V., et obliger les Évêques et le Recteur à retirer l'avis du 3 mai.

En raison de ces faits et de l'attitude prise par eux, le vice-président est l'objet d'une sanction d'exclusion, de même qu'un étudiant de dernière année d'ingénieur. Les intéressés sont autorisés à présenter un mémoire de « défense » au Conseil rectoral. Celui-ci confirme les décisions rectorales.

Le bureau du K.V.H.V. déclenche alors la grève et organise un service de surveillance devant certains locaux universitaires pour en interdire l'accès à ceux qui veulent se soustraire à l'ordre des chefs.

Des *manifestations monstrées* sont annoncées. Le Recteur fait connaître que ces manifestations tombent sous l'application de l'avis du 3 mai. Elles ont lieu néanmoins et amènent de nouvelles sanctions. Cette fois cependant, plusieurs étudiants déclarent au Vice-Recteur qu'ils se conformeront aux règlements et pour eux la sanction se réduit à une exclusion temporaire.

La situation peut être résumée comme suit :

La liberté d'opinion des étudiants flamands nationalistes n'a pas été contrariée par l'Autorité académique. Les étudiants nationalistes ont pu se grouper, créer un cercle nationaliste qui jusqu'à présent n'a fait l'objet d'aucune ingérence de la part de l'Autorité académique. Aucune sanction n'a été prise contre des étudiants flamands en raison de leurs opinions nationalistes. Les exclusions qui ont été prononcées l'ont été pour des déclarations ou des actes de rébellion concertée contre l'Autorité. Depuis l'incident Vallaeys, seules les manifestations de rue y relatives ont été interdites, et ce, aux Wallons comme aux Flamands.

Le bureau du K.V.H.V., qui est aux mains des nationalistes, prétend ne pas se contenter du « régime commun ». Il conteste à l'Autorité académique le droit de prendre des mesures en vue de sauvegarder l'ordre et exige le droit de mener sa propagande en se plaçant au dehors et au-dessus du règlement.

L'Autorité académique, responsable des destinées d'une Institution plusieurs fois séculaire, qui s'est vue dépouiller de ses biens, qui, il y a à peine dix ans, a perdu dans les flammes criminelles les trésors inestimables de sa bibliothèque, qui a pu conserver intacts, grâce à son esprit de discipline, sa renommée et son honneur, n'a-t-elle pas le devoir, sous peine de livrer l'Alma Mater à l'anarchie et à la ruine,

de réagir promptement et sans faiblesse contre les prétentions révolutionnaires d'une poignée d'étudiants nationalistes ?

Tous ceux qui s'intéressent au sort de l'Alma Mater ne peuvent que souhaiter le rétablissement de la paix et engager les étudiants, égarés par des pêcheurs en eau trouble, à rentrer dans la voie de la discipline et du respect à l'Autorité.

ALB. VAN HECKE,
Professeur à l'Université de Louvain.



Psychologie des leaders bolchévistes

A la mort de Lénine, journalistes et publicistes des deux continents ont rivalisé d'efforts pour essayer d'expliquer les vicissitudes de l'extraordinaire carrière du Dictateur et pour déchiffrer l'énigme de sa troublante personnalité. Je ne crois pas que ces journalistes aient réussi dans leur tentative et qu'ils aient éclairci ce mystère. Quand il nous arrive de contempler le portrait de quelque haute personnalité politique, par exemple de Napoléon ou de Bismarck, ce portrait, qu'il soit l'œuvre d'un admirateur ou d'un détracteur, nous donne généralement une impression définie : nous distinguons nettement les contours. Au contraire, après avoir lu une centaine de descriptions du caractère de Lénine, nous n'avons encore qu'une image défigurée et confuse, quelque chose comme une photographie composite. La réelle personnalité de Vladimir Oulianov Lénine demeure fermée pour nous et continue d'être une énigme ou un mystère.

Aux yeux de ses admirateurs communistes, Lénine apparaît comme un surhomme des temps modernes. Il est l'une des rares grandes personnalités poussées à l'avant-plan par la crise mondiale, si fertile, d'autre part, en médiocrités. C'est un grand penseur qui créa le code des lois d'une nouvelle ère politique. C'est un grand homme d'action, qui changea le cours de l'histoire humaine. C'est un héros dont le cœur égale le cerveau — un homme essentiellement honnête et désintéressé, prêt à se sacrifier lui-même comme il a sacrifié les autres, menant une vie simple au milieu des splendeurs du Kremlin. C'est un idéaliste, inspiré par une noble vision. C'est aussi un réaliste qui sait adapter les moyens à leur fin. En un mot, c'est un géant politique, et il est bien naturel qu'il ait été vénéré par ses fidèles et que cet athée ait été élevé, déjà durant sa vie, au rang d'un demi-dieu.

Au contraire, tous ceux à qui le Bolchévisme russe et ses procédés répugnent, considèrent Lénine comme un tyran cruel, immoral et sans scrupules. C'est un nain hissé sur le trône de Pierre le Grand, appelé par les hasards d'un soulèvement politique à jouer un rôle pour lequel il était ridiculement insuffisant. Il a travaillé comme la taupe dans l'obscurité de conspirations souterraines, et comme la taupe il perdit la claire vision de la lumière du jour. Il ne fut pas un conducteur d'hommes ; il fut conduit, ou plutôt, il fut poussé en avant. Il était entraîné par des forces élémentaires auxquelles il n'essaya

même pas de résister. Ce fut un cynique opportuniste. De communiste, dénonçant le capitalisme en 1918, il devint individualiste et souhaita la bienvenue à des capitalistes en 1920. Tout en lui, excepté sa doctrine, est médiocre. C'est un médiocre penseur, sans originalité, ni profondeur ; un médiocre orateur, sans inspiration ; un médiocre journaliste, sans esprit et sans humour. Bien qu'il ait été pendant cinq ans un despote absolu, plus absolu qu'Ivan le Terrible, on ne découvre pas dans son caractère un trait qui frappe l'imagination. Et bien qu'il ait prononcé des centaines de discours et écrit des milliers d'articles, il n'y a pas dans ses discours un mot, ni dans ses articles une ligne que la postérité retiendra. Il est venu de la nuit et disparaîtra dans la nuit. Son nom ne survivra que comme un symbole de destruction. Il restera, comme le nom d'Erostrate, le fou qui brûla le temple de Diane, ou comme le nom d'Attila, fléau de Dieu.

Nous venons de donner deux descriptions, entièrement opposées, du caractère de Lénine. Ces descriptions ne peuvent être vraies toutes les deux. Je crois que la seconde est beaucoup plus près de la vérité que la première. Mais, en fait, ni l'une ni l'autre ne donne une image vivante de l'homme, parce que ni l'une ni l'autre ne tient compte des réalités essentielles. Toutes deux dissocient Lénine de son entourage. Elles ne tiennent aucun compte des conditions dans lesquelles Lénine dut agir. C'est seulement en considérant cet entourage et ces conditions que nous pouvons avoir une juste appréciation de son caractère.

Un général qui remporte une grande victoire ne peut pas être jugé sans que l'on se fasse une idée précise du champ de bataille où la victoire fut gagnée, ou sans que l'on connaisse l'armée qui fut l'instrument de son succès. C'est par une étude du champ de bataille et de l'armée que nous pourrions, *a priori*, définir le caractère et mesurer la stature du commandant. De même si, dans des conditions déterminées et une situation donnée, un leader populaire conduit un mouvement révolutionnaire à une triomphante conclusion, on ne peut apprécier les qualités de ce chef qu'en tenant compte des conditions particulières dans lesquelles il a manœuvré et des instruments dont il s'est servi.

Le premier fait à retenir, quand il s'agit de Lénine, c'est qu'il fut un incomparable démagogue, probablement le démagogue le plus heureux de l'histoire moderne. Et un démagogue est, par définition, l'homme de la foule. C'est dans la foule qu'il vit, qu'il se meut, qu'il trouve sa raison d'être. Il est, comme le Touareg du Sahara ou comme le Centaure de la Fable, le cavalier incorporé à l'animal qu'il chevauche. Le démagogue ne peut rien faire sans la populace, tout comme celle-ci ne peut rien faire sans le démagogue. Sa grandeur n'est qu'un reflet ; toute sa puissance est empruntée.

Le démagogue triomphant est l'homme qui comprend le mieux les passions et les colères de l'âme collective et qui sait le mieux en jouer. Cette connaissance ne s'acquiert que par une longue expérience. C'est pourquoi les démagogues heureux doivent passer toute leur existence au milieu du peuple ou doivent avoir débuté jeunes comme agitateurs professionnels, conspirateurs ou organisateurs. C'est aussi pourquoi le démagogue n'a ni opinions, ni émotions qui ne soient les opinions ou les émotions de la populace. Ce qu'il pense n'a d'importance que dans la mesure et aussi longtemps que ses pensées et ses sentiments reflètent les pensées et les aspirations des masses. Aucun démagogue ne peut réellement penser par lui-même, ou affirmer sa personnalité, ou être un *leader* dans le vrai sens du mot. Ce meneur est toujours mené. Même

en temps normal, il est fréquemment poussé par la faction la plus violente de ses partisans. En des temps anormaux, il est invariablement poussé par elle. Pourtant, s'il devance trop son parti, il ne sera pas suivi. S'il s'arrête, on le laissera en arrière. S'il tente de résister, la foule lui marchera sur le corps. Héros et idole d'aujourd'hui, il sera le traître de demain.

Si cette description du démagogue est véridique, et je crois que les caractéristiques du démagogue sont éternelles, — par exemple, les traits de l'athénien Cléon sont exactement ceux du russe Kérénski, — alors, nous perdons certainement notre temps en concentrant notre attention sur la psychologie personnelle du leader socialiste. Le leader ne fait, ni ne dirige la musique. Il n'est qu'un écho, une cymbale retentissante, un *mégaphone*. Ce qui importe, ce n'est pas la psychologie du leader, mais la psychologie de la foule. C'est cela seulement que nous avons à considérer.

Et cette psychologie de la foule est encore plus élémentaire et plus invariable que la psychologie du démagogue. Elle obéit à quelques lois très simples. Un éminent philosophe français, le Dr Lebon, a montré que, même dans une foule composée de gens très instruits, le niveau intellectuel est toujours sensiblement inférieur au niveau intellectuel de chacun des individus qui la composent. C'est pourquoi aucune invention scientifique importante n'est jamais issue d'un Congrès. C'est pourquoi les innombrables Conférences diplomatiques qui ont eu lieu depuis la guerre sont demeurées si stériles.

Or, ce qui est vrai d'une foule cultivée est, naturellement, plus vrai encore d'une foule ignorante. Celle-ci est toujours caractérisée par la prédominance de l'émotion sur la raison. Elle est entièrement dépourvue de sens critique. Elle est naturellement portée aux violences et aux extrémités. Elle peut être à la fois généreuse et cruelle, courageuse et lâche. Elle croit toujours aux miracles. Elle a une foi mystique dans l'efficacité des formules.

En temps normal, quand la santé politique d'un pays est bonne, quand le frein des usages, de la religion et de l'autorité fonctionne, quand le commerce est florissant et que les emplois sont stables, le démagogue est relativement inoffensif. Les forces centripètes qui maintiennent la société sont plus solides que les forces centrifuges. Le fracas du démagogue, ses formules magiques, ses grands mots sonores, mais vides, tombent alors dans des oreilles qui ne veulent pas entendre. Il n'acquiert de l'importance qu'aux époques de malaise, après une grande guerre, dans un temps de dislocation économique, de souffrances très répandues, de difficultés commerciales, de chômage, quand des millions de travailleurs mécontents et affamés battent le pavé dans les rues, quand les liens de l'usage, de la religion et de l'autorité sont relâchés. Alors, en effet, on peut dire que la société et les travailleurs eux-mêmes sont à la merci d'agitateurs professionnels qui exploitent leurs souffrances et leurs griefs.

1) Si l'on admet que Lénine est, avant tout, le démagogue incarné, et si l'on considère les conditions dans lesquelles un démagogue doit travailler, on comprendra qu'il y a contradiction dans les termes à prétendre que Lénine fut une « forte personnalité ». Il n'aurait pu être un démagogue s'il avait eu une forte personnalité. Il y a une psychologie générique du révolutionnaire russe. Et comme tous les terroristes révolutionnaires sont identiques, cette psychologie du Bolchéviste russe est étroitement apparentée à la psychologie du Jacobin français. Ce n'est pas une individualité, c'est un type. Et ce type fut imposé par les fatalités de la situation de la Russie. A cet égard, le démagogue est comme l'acteur. L'acteur se

confond avec son rôle et avec les personnages qu'il incarne. Il n'y a entre l'acteur en scène et le démagogue au coin des rues qu'une différence, — c'est que l'acteur peut choisir son rôle et ainsi se dissocier de lui. Mais si un acteur était obligé de jouer un rôle, toujours le même, pendant toute sa vie, il courrait le risque de s'identifier finalement avec lui. S'il était toujours et partout obligé de remplir un rôle de scélérat, il pourrait, finalement, se faire une mentalité de scélérat. Or, le démagogue est un acteur politique qui, du commencement à la fin de sa carrière, est obligé, perpétuellement, à jouer le même rôle et qui, à la fin, s'identifie si complètement avec lui qu'il perd fatalement la personnalité qu'il a pu avoir à l'origine.

2) De même, il y a contradiction dans les termes à soutenir que Lénine fut un grand penseur. S'il avait été un penseur, il n'aurait eu aucune influence sur ses adeptes. Car la foule révolutionnaire ne pense pas. Le raisonnement, l'argumentation demeurent sans effet sur elle. Une foule révolutionnaire est dominée, non par la raison, mais par son humeur et par ses passions. Le démagogue n'atteint son but qu'en faisant constamment appel à ces passions, en les flattant avec persistance, en répétant constamment les mêmes sophismes et les mêmes formules.

3) Il y a également contradiction dans les termes à dire que Lénine fut un homme honnête et sincère. Un démagogue révolutionnaire ne peut être honnête et ne peut dire la vérité. Il doit avancer des assertions qu'il sait fausses. Il doit faire des promesses qu'il ne peut tenir. Il doit flatter les caprices changeants du peuple. Il doit s'adapter à des situations variables. En 1918, Lénine proclame que la Révolution mondiale est imminente, que le Royaume de Dieu est en vue. En 1920, il affirme que la Révolution mondiale est encore très éloignée. En 1918, il dit au peuple que les capitalistes doivent être supprimés de la face de la terre. En 1921, il assure que le capitalisme est une transition nécessaire et que, seul, un appel au capitalisme étranger peut sauver la Révolution russe.

4) Il y a, enfin, contradiction dans les termes à dire que Lénine fut un être bon et vertueux. Il n'a cessé d'approuver des faits que sa conscience aurait réprouvés, s'il en avait eu une. Il vivait dans une atmosphère de force brutale. Il fut obligé de collaborer avec des fous et des criminels. Et il était lui-même à moitié fou et à demi criminel. Comme le fou, il était obsédé par une idée. Comme le fou, il était mégalomane. Il était indifférent aux souffrances de ses semblables. Comme le criminel, il n'avait pas de scrupules. Comme le surhomme de Nietzsche, il vivait « au delà du bien et du mal ». Il ne reconnaissait aucune valeur morale. Il allait vers son but à travers une mer de sang.

5) Il n'y a qu'une sorte de vertu que Lénine posséda à un suprême degré et que tous les démagogues révolutionnaires doivent posséder s'ils veulent réussir : il avait une volonté inflexible et un courage indomptable. Il était ce que les Allemands appellent un « Willensmensch », mais, remarquons-le, une force de volonté, indépendante de la qualité du but vers lequel elle est dirigée, n'a aucun rapport avec la moralité et n'est pas, en elle-même, le signe d'une réelle grandeur. Admettons que Lénine fût doué d'une puissance de volonté formidable : il avait cette caractéristique en commun avec n'importe quel bandit, n'importe quel assassin. Si un bandit veut réussir dans sa profession, il doit posséder cette énergie de la volonté. Lady Macbeth a plus de volonté que Macbeth, et c'est pour cela qu'elle réussit dans sa tentative criminelle.

Jamais homme n'a été moins hésitant, plus audacieux, que

Lénine. En janvier 1918, il n'hésita pas à disperser une assemblée révolutionnaire élue, après avoir fait appel à la volonté du peuple. Il n'hésita pas à supprimer les libertés de chaque nationalité russe, après avoir invoqué le droit pour chaque peuple de se gouverner comme il l'entend. Nul joueur, nul assassin ne redouta moins de courir des risques et ne vécut plus dangereusement. Mais alors que le joueur ordinaire ne risque que sa vie ou celle de sa victime, Lénine risquait les vies de millions d'êtres humains. Que le peuple russe meure, pourvu que vive la Révolution communiste !

Si mon argumentation est juste, il n'y a pas de mystère dans Lénine, comme il n'y a pas de mystère dans Trotski ou Radek ou Djerdjinski ou Zinoviev. Tous possèdent la psychologie du Jacobin, telle qu'elle a été décrite par Taine. Et ce type a été déterminé par les conditions dans lesquelles ils ont opéré, l'atmosphère dans laquelle ils ont vécu, le but qu'ils ont poursuivi, et les moyens qu'ils ont employés. Sans doute, même en temps de révolution, une division du travail est nécessaire : Boukarine est le journaliste, Radek est l'agitateur, Djerdjinski le juge et le bourreau, Scheinmann le financier. Et il y a aussi des différences de dispositions. Tel homme peut être plus fanatique, la mentalité de tel autre peut être plus corrompue et plus cynique. Mais tous les dirigeants ont été coulés dans le même moule. Tous professent les mêmes principes ou l'absence de principes. Tous ont le même objectif. Tous ont le même manque de scrupules dans la poursuite de leurs buts. Tous se sont placés, eux-mêmes, « en dehors de l'humanité ».

CHARLES SAROLÉA,
Prof. à l'Université d'Edimbourg.



La décadence de l'Europe⁽¹⁾

Vers la mi-décembre, je trouvai sur ma table une feuille imprimée portant ce titre : *La civilisation approche de la catastrophe*. Elle avait été distribuée dans toutes les maisons de Berne pour annoncer une conférence d'un nommé Buchholz, venu de Berlin afin de faire son saint Jean-Baptiste à travers la Suisse allemande. Voici le contenu de ce factum : L'égoïsme a causé la crise qui est en train de ruiner l'Europe et de démoraliser l'Amérique. Cette crise, malgré tous les efforts, ne saurait plus être surmontée. C'est trop tard : une guerre plus épouvantable que celle de 1914 se prépare fatalement. Les peuples marchent par la révolution à l'anarchie. Les Églises sont impuissantes, les clergés aveugles ; la corruption progresse et s'étend aussi vite que la misère ; il n'est plus d'autorité. La Société des Nations entretient, sur le désarmement, sur la paix, des illusions dangereuses. C'est la fin prédite par les prophètes, par le Christ, par l'Apocalypse, et par deux ou trois généraux allemands. Le monde va périr, mais des milliers de personnes, si elles ont foi dans la parole de Dieu, ne périront jamais.

Tel est le résumé de ce tract, rédigé, répandu par une secte : *Die internationale Vereinigung ernster Bibelforscher*, soit « l'Union internationale des sérieux scrutateurs de la Bible ». La dite secte, originaire, sauf erreur, des États-Unis, a trouvé dans l'Allemagne vaincue et désemparée, où les esprits ont toujours une tendance au rêve romantique, à la vision cosmique, à l'hérésie, un terrain singulièrement propice. D'Allemagne elle s'est répandue en Suisse ; elle y a troublé tant de cervelles que les autorités ont dû intervenir. Le marchand de

(1) Conférence faite à la tribune des Grandes Conférences Catholiques.

journaux, cartes postales et sucreries où, chaque matin, je vais acheter ma gazette, est à Berne un des chefs du mouvement : je le trouve occupé à lire une grosse bible qu'il annoté, ou bien à corriger des épreuves ; une fois même, il m'a entrepris, mais sans succès, car je lui demandai s'il savait l'hébreu et le grec, et s'il était sûr que sa traduction fût exacte...

Certes, il ne faudrait point prendre au sérieux les « sérieux scrutateurs de la Bible ». Ces illuminés, complices — mais s'en doutent-ils ? — des révolutionnaires et des communistes, ont des ancêtres jusque dans le moyen âge, jusqu'aux origines du christianisme. L'Apocalypse, ce livre terrible et mystérieux, a déjà mis à l'envers bien des cervelles : ce qui prouve, en passant, la nécessité d'un magistère pour fixer la doctrine et donner l'interprétation exacte des textes. Le libre examen est un non-sens, aux yeux de la science, il ne tient pas debout : comment ? pour interpréter l'Iliade vous exigez, non seulement la connaissance du grec, mais toutes sortes de notions en philologie, en archéologie, en histoire ; et vous laissez le premier venu commenter, non point le texte original, mais la traduction quelconque d'un livre infiniment plus complexe et plus difficile que l'Iliade, puisque la Bible, c'est toute une littérature ! Encore ne s'agit-il point d'interprétations sans portée en dehors des spécialistes, mais d'interprétations qui visent à des résultats religieux et sociaux, qui sont de nature à troubler l'ordre et les consciences ! En vérité, sans la science qui explique, sans la tradition qui transmet, sans l'autorité qui prononce, la Bible peut être le plus dangereux et le plus anarchique des livres. Mais passons.

Toutes les époques de trouble, avant et après les grandes catastrophes, ont produit des sectes qui ont prophétisé la fin du monde en s'appuyant sur l'Apocalypse. Notre époque est comme les autres : elle pullule de prophètes et d'illuminés. C'est qu'elle est inquiète, c'est qu'elle vit dans l'incertitude et le malaise, c'est qu'elle est entourée de ruines : elle a vu s'écrouler un monde, ce qui donne à réfléchir sérieusement.

Bien des esprits se sont posés, se posent encore la question que soulèvent les « sérieux scrutateurs de la Bible » et ce ne sont point des illuminés. Ce sont des historiens comme Ferrero, des philosophes comme Spengler. N'est-ce pas aussi M. Bainville qui écrivait, il y a quelques mois déjà, dans la *Revue universelle*, — je résume le sens de son article : — « Le XIX^e siècle avait vécu sur l'idée de progrès ; nous voyons aujourd'hui que cette idée n'est pas seule, n'est pas exclusive, et qu'il faut admettre celle, complémentaire, de régression possible » ? Il existe donc un problème, qui est celui de la civilisation. L'Europe est-elle en décadence ? si oui, pourquoi et comment réagir ? Voulez-vous que nous consacrons une heure à chercher les réponses ? ce ne sera point du temps perdu.

Mais procédons comme l'exige l'esprit scientifique : commençons par déterminer la méthode. Et d'abord, il serait périlleux de nous laisser entraîner par des illusions, conduire par des sentiments : il s'agit de faits et de conclusions à en tirer. C'est donc à l'intelligence, à la raison, qu'il faut s'adresser ; ensuite, c'est notre volonté que nous mobiliserons. Or le propre de l'intelligence, sa fonction, est de voir la réalité telle qu'elle est, non telle que nous voudrions qu'elle soit, non telle que nous nous l'imaginons, non telle que nous croyons la voir au travers de nos opinions, — lesquelles sont généralement celles des autres, celles de notre journal, — au travers de nos passions, de nos intérêts, de nos craintes. Vous voyez que, d'emblée, j'applique à mon sujet les procédés de la philosophie thomiste qui est réaliste et intellectualiste à la fois, qui est le plus clair, le plus objectif, le plus calme de tous les systèmes. En effet, le moment est venu d'être philosophe, puisque le moment est venu d'agir. Or, vous le savez bien, être philosophe ne signifie point, comme on le croit vulgairement, se résigner et ne rien faire : la philosophie, qui est la science du savoir, est par conséquent aussi celle de l'agir. Elle est un arsenal aux portes de bronze, où nous sommes tous convoqués, pour nous armer des principes et des méthodes, des définitions et des arguments sans lesquels nos efforts ne seraient que des agitations sans but, partant sans succès.

Ne voyez donc pas, dans cette conférence un sujet choisi par le caprice d'un orateur soucieux d'intéresser son public et de soigner sa renommée. Voyez-y l'appel d'un homme qui s'efforce, d'abord de voir clair en son temps, puis d'agir selon des principes, enfin d'appeler les autres à l'action. Le point de vue de cet homme est à égale distance de l'optimisme et du pessimisme. Il faut, en effet, se défier de l'optimisme : c'est trop souvent un oreiller de paresse sur lequel on s'endort satisfait de soi-même et confiant

dans les autres. Baudelaire a, dans ses *Journaux intimes*, défini l'optimiste : « L'individu qui compte sur ses voisins pour faire sa besogne. » Or, nous voulons faire notre besogne nous-mêmes, avec notre tête et nos bras, car nous savons ce que nous voulons et ce que nous ne voulons pas, car nous savons où nous voulons aller dans la confusion des hommes. Gardons-nous de laisser liquéfier notre intelligence dans ce romantisme politique et social qui est en recrudescence aujourd'hui ; gardons-nous de choir en des trous noirs tout en courant, les yeux au ciel, après des nuées roses. Soyons durs plutôt que sentimentaux. Et surtout, ne nous payons jamais de mots.

Mais gardons-nous également d'un autre excès : le pessimisme. Car lui aussi est un stupéfiant pour l'intelligence, pour la volonté : « A quoi bon, se dit-il, puisqu'il n'y a plus rien à faire ? » Le pessimisme peint le diable sur la muraille ; alors il arrive ceci que le diable saute de la muraille, tombe au milieu de nous avec sa gueule ouverte, ses griffes et sa fourche. Le pessimisme est une sorte de malthusianisme intellectuel qui tue les germes d'action juste à la veille des batailles.

L'optimisme affaiblit l'intelligence, le pessimisme tue la volonté. Entre ces deux extrêmes, la doctrine catholique nous enseigne qu'il faut se défier du siècle, mais posséder une confiance absolue dans la Providence ; que l'homme n'est, selon la pensée de Pascal, ni ange, ni bête, mais simplement homme ; qu'enfin, nous ne sommes pas responsables des résultats, mais bien de tout effort que Dieu nous a rendus capables de fournir.

I

L'Europe est-elle en décadence ? la civilisation menacée d'une catastrophe ? C'est depuis la guerre, depuis 1917 pour fixer une date, que la question me hante. Ici, je voudrais devant vous me confesser moi-même :

Je viens d'un pays neutre en politique, mais qui ne le fut jamais en morale, si par neutralité vous entendez passivité. Or cette nation, la guerre la cernait de toutes parts. De chaque hauteur nous entendions le canon gronder : celui de Verdun et celui de l'Isonzo confondaient leurs échos sur le sommet fortifié du Saint-Gothard. Comment ne pas s'énerver, et surtout comment ne point réfléchir, alors qu'on était mobilisé mais immobile, en état de guerre mais sans ennemi, et qu'on entendait de partout la mort ? Les consciences de mon pays se sont tourmentées, se sont fait saigner dans cette inaction douloureuse. Nous avons été belligérants dans le domaine des idées. Nous avons songé à l'Europe. Nous avons souffert pour elle, en elle...

C'était un soir d'arrière-été, tout proche de l'automne, au centre de la Suisse, sur de hautes collines : préalpes qui appuient aux Alpes calcaires leurs têtes rondes, avec un grand arbre, tilleul ou noyer, posé comme un panache vert et or sur chaque sommet. Au milieu de ces préalpes, une cassure, ravin profond, rempli de sapins, où l'on entendait un ruisseau jouer au torrent au milieu des pierres. Partout des collines, des fermes, des boqueteaux, des pâturages délimités par des barrières sinueuses aux pieux croisés comme des piques. Aux carrefours des chemins, des croix de pierre, souvent une chapelle, car c'est une contrée catholique. Un calvaire jalonne une montée assez raide, vers un couvent de nonnes sur un étroit plateau. Marche intermédiaire entre la montagne et la plaine, comme la Suisse elle-même est intermédiaire entre deux races qui se combattaient alors avec acharnement. Région de belvédères d'où la vue est immense vers l'ouest et le nord, — de belvédères d'où l'on peut contempler, juger et prévoir dans le silence.

Soirée sereine. La pluie avait nettoyé le ciel. Le vent soufflait avec force, le vent du nord, et je regardais vers le nord : je regardais s'abaisser, puis se relever des zones indéterminées de hauteurs, bleues dans un azur gris et mauve et comme rempli d'eau ; je regardais ces lignes bleues se succéder à l'infini, se fondre dans les vapeurs, à l'horizon. Une théorie de petits nuages glissaient tout roses vers l'occident doré, glissaient au ras des hauteurs les plus lointaines, comme des coquillages, au remous des vagues apaisées, glissent, dans la lumière réfractée, sur le sable des bas-fonds, à l'heure où le soleil se couche dans la mer.

En face de ce vaste et calme paysage, je n'éprouvais point cette panthéiste attirance, ce sentiment de dissociation, cet anéantissement de ma personnalité dans l'univers. Non : je me sentais homme, je me sentais intelligence et volonté. Je dominais cette terre et je m'y orientais jusques à ses limites par ma pensée à moi, comme avec une boussole : mentalement, je décomposais et recomposais sa structure. J'éprouvais une mélancolie virile, décantée de tout ce qu'il pouvait y

Grands Ateliers d'Art Religieux

COMPAGNIE DES ARTS

POPPE & C^{ie}, BRUXELLES

SOCIÉTÉ ANONYME

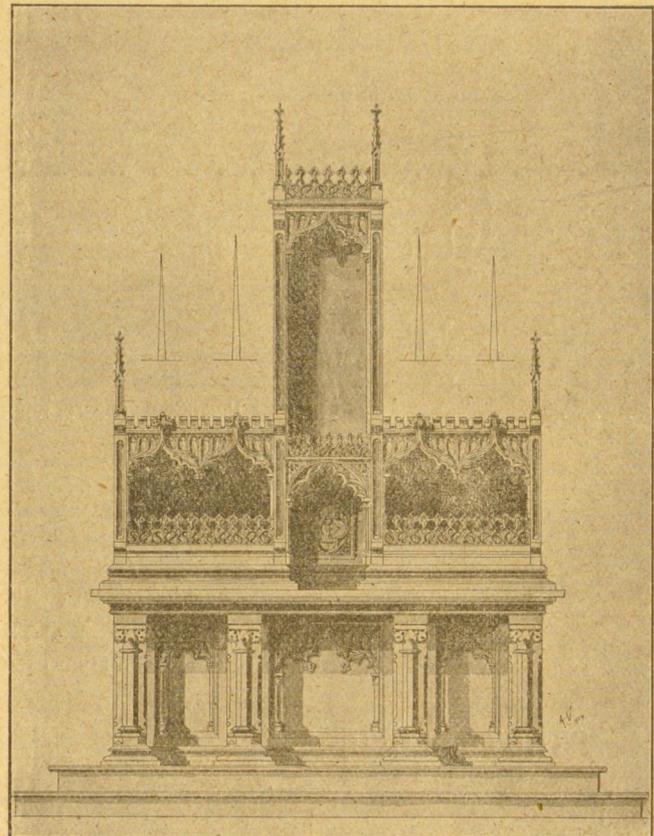
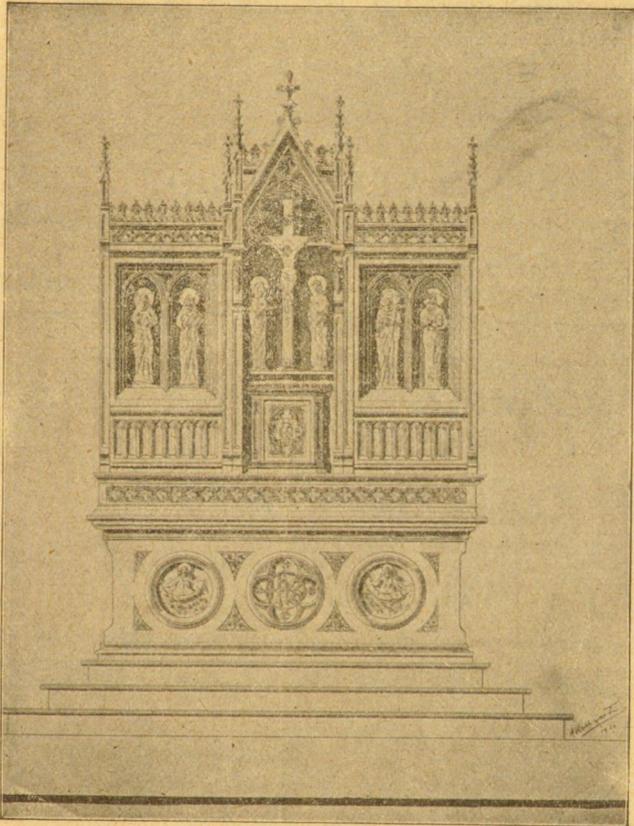
CAPITAL : 3.000.000 Francs

SPÉCIALISÉS POUR L'EXÉCUTION DE TOUS TRAVAUX DE
MOBILIER D'ÉGLISE — SCULPTURE — PEINTURES RELIGIEUSES
— TABLEAUX — DECORATION MURALE — STATUAIRE —
BRONZE — CUIVRE — ETC. — EN TOUTES MATIÈRES ET EN
: : : : : TOUS STYLES : : : :

PRIX — DESSINS — DEVIS — VISITES
GRATIS SUR DEMANDE

ENTREPRISES GÉNÉRALES — BELGIQUE — ÉTRANGER

FOURNITURES COMPLÈTES POUR ÉGLISES,
: : CHAPELLES ET SACRISTIES : :



STUDIO — ATELIERS — BUREAUX

15 - 17 - 19 Rue de la Croix de Pierre,

BRUXELLES — Téléph. : 479.60 - 483.11

Adresse télégraphique : Artes - Bruxelles

Comptes chèques postaux 1057-27 : :



MICHEL SWARTENBROECKX

AGENT DE CHANGE AGRÉÉ

22, rue Royale, 22 (Parc), BRUXELLES

Téléphone : 209.06

Compte-Chèque-postal : 126.202

Adresse Télégraphique : Swartbourse-Bruxelles

ORDRES DE BOURSE

Renseignements financiers de premier ordre

Circulaire privée gratuite sur demande

Action catholique

79, Chaussée de Haecht, 79, Bruxelles

*Se recommande spécialement pour l'édition de tout ouvrage
Religieux, Philosophique, Scientifique, etc.*

LE PORTE PLUME A RESERVOIR

“SWAN”

INDISPENSABLE A CELUI
QUI ÉCRIT FRÉQUEMMENT
CHAQUE “SWAN” EST GARANTI
EN VENTE PARTOUT

Fabricants : MABIE TODD & Co Ltd (Belgium) Société Anonyme
8-10, rue Neuve, Bruxelles

Voyages Belges

36, Boulevard M. Lemonnier

— — — BRUXELLES — — —

Voyages individuels et collectifs à forfait et en tous pays

Une Semaine à la Côte d'Azur : 650 francs

Prix comprenant chemin de fer, hôtels, excursions en auto-car, pourboires et taxes. — Départs à volonté.

Rome et l'Année Sainte 1925

Départ accompagné toutes les semaines à partir du 21 Décembre 1924.

Journal envoyé, à titre gracieux, sur demande, à tous les lecteurs de la REVUE CATHOLIQUE.

Brasserie Léopold

Société Anonyme



LÉOPOLD



Rue Vautier-Bruxelles



302,69 & 302,75



Brapold, Bruxelles



Bruxelles, Q.-L.



17117.

Nos déclarations au fisc des matières premières employées

1913	760.115 kilogs
1914/18	Période de guerre, affaires quasi nulles, pas de fournitures aux boches.
1919	371.750 kilogs
1920	767.025 kilogs
1921	1.109.450 kilogs
1922	1.635.930 kilogs
1923	2.226.030 kilogs

Chiffres éloquentes } dus à nos Bières de } Qualité fine
Accroissement considérable } Forte densité

MALTS FINS HOUBLONS FINS

Toute cette augmentation est due à une très forte demande de :

NOS BIÈRES FINES

STOUT LEOPOLD

Densité 7°5

LIBERATOR LEOPOLD

(Munich) Densité 6°2

BOCK LEOPOLD

(Pâle) Densité 5°2

La concurrence par la qualité

avoir en elle d'égoïste et d'inconscient ; elle était devenue philosophique, religieuse, humaine ; faite de clairvoyance, d'amour et de pitié.

Car c'était la guerre autour de ce pays en apparence et matériellement épargné, mais si profondément ébranlé dans les assises de sa vie morale ! Et, comme je songeais à cette guerre en regardant les petits nuages roses se fondre dans de l'or, voici que le roulement du canon parvint à mes oreilles : non pas l'héroïque rumeur d'une bataille, mais comme le gémissement de la terre, la plainte de l'humanité.

Alors je me sentis le cœur contracté par une souffrance, venue de très loin, du temps et de l'espace. Car ce n'était plus moi qui souffrais, seul, pour moi-même : c'étaient les nations, les peuples, l'humanité, le siècle qui souffraient en moi. Ce n'était plus ma seule petite vie que je sentais contradictoire, dissociée, déchirée par l'esprit et la chair : c'était toute la vie humaine. Ce n'était plus la seule pensée de ma mort à moi qui m'obsédait : je pensais à la mort collective, au fléau qui frappaient sur des foules anonymes. Et j'eus alors conscience d'un désastre universel.

Je n'eus pas un mouvement de révolte : c'était trop grand ; ni d'espoir désespéré en des lendemains réparateurs. Il faut laisser aux faibles les attendrissements avec les utopies. Mais, debout sur cette colline encore toute verte, au flanc de laquelle des paysans fauchaient le regain, j'éprouvai, non le *suave mari magno...* de Lucrèce, le sentiment du spectateur qui assiste, en sécurité sur la falaise, au naufrage d'un navire étranger ; mais celui du passager dont le vaisseau s'enfonce dans la mer presque insensiblement. Il sait, ce passager, que la mer est sans bords, que pour le recueillir, il n'est point de nef, ni de barque, ni même une planche, une bouée. Certitude impitoyable de la destruction. C'est alors que j'éprouvai pour la première fois cette crainte de l'avenir, ce doute sur la civilisation, cette inconscience de l'Europe qui ne m'ont depuis jamais quitté.

Les nuages s'étaient évaporés dans le soleil ; au loin, une vitre de ferme étincelait dans la transparence de l'horizon. Les causes au nom desquelles on jetait une génération à la mort, m'avaient toujours laissé dans un scepticisme affligé ; j'avais toujours, dans les grands mots des discours, retrouvé cette idole de Carthage à qui l'on offrait des sacrifices humains. Maintenant, je cherchais à la guerre une cause précise, une justification : j'en avais besoin pour ne pas désespérer. « Pourquoi ces événements, et non pas d'autres ? Pourquoi ces massacres ? Pourquoi ces destructions ? Pourquoi cet aveuglement des hommes ? Sommes-nous les victimes d'une destinée ou les instruments d'une Providence ? Sommes-nous entraînés par la force de l'inconscient ou par la volonté de Dieu ? » J'aurais voulu déchirer l'azur pour trouver les réponses... Le canon avait cessé de gronder, le soleil venait de disparaître. Et ce fut le règne de la ténèbre et du silence.

Si je vous ai fait cette confession c'est pour vous montrer qu'il y a dans les événements auxquels nous assistons depuis dix années, mais dont la série est loin d'être close, une philosophie à dégager. Ce temps est un grand instituteur : il nous pose des questions, nous oblige à des expériences, — hélas ! la grande masse des hommes a si peu de mémoire et tient si peu compte des expériences ! — en un mot, nous fait passer un examen de maturité politique et sociale. Les deux branches, comme on dit en langue scolaire, sur quoi porte cet examen, c'est l'état de l'Europe et l'état de l'individu.

II

L'état de l'Europe, vous le connaissez tous. Vous savez tous que si nous le comparons à celui d'avant la guerre, il s'agit bien d'une décadence. Mais c'est là une conséquence inévitable de cette guerre même, de tout ce qu'elle a détruit, des troubles et des révolutions qu'elle a provoqués, de la gêne économique où elle nous a tous plongés ; phénomène en somme normal. Nous fûmes des enfants gâtés au cours du XIX^e siècle. Mais, si nous connaissions l'histoire, nous aurions appris que des époques de vie facile et tranquille sont de très rares exceptions. Peut-être en trouve-t-on deux ou trois, encore très brèves, depuis la venue du Christ. Même le dix-septième et le douzième siècle que nous nous représentons à distance comme des périodes statiques, architecturées, celle-ci sur le modèle de la philosophie thomiste, de la cathédrale gothique, celle-là sur le plan de la doctrine classique et du parc de Versailles, furent secoués par des accès d'anarchie et souffrirent grande gêne. Notre situation actuelle donc est celle que l'Europe a toujours connue, à laquelle elle a dû s'habituer depuis deux mille ans : c'est ce qu'il ne faut oublier jamais lorsqu'on veut juger ce temps. Si l'on prend donc pour critère le calme

et la facilité de la vie, nous ne serions en décadence que par rapport à la seconde moitié du XIX^e siècle.

Une guerre européenne, mondiale, de quatre années implique au moins un bon quart de siècle pour que l'équilibre se rétablisse. Laissons les remous s'apaiser peu à peu. Nous sommes en vérité trop électriques : nous croyons trop facilement qu'il suffit de presser un bouton pour que la lumière se rétablisse dans toute la maison. Nous voulons que les affaires repartent à la vitesse de nos chemins de fer, de nos automobiles et de nos avions. Un de vos fameux compatriotes, M. le sénateur Lafontaine, s'écriait, dans un accès de mysticisme lyrique, à Genève en automne 1921, devant la cinquième conférence de l'*Union internationale des associations pour la Société des Nations* : « Jadis, » l'humanité s'avancait à pied sur (*sic*) la voie du progrès ; elle s'est » assise ensuite dans des chars traînés par des bœufs et des mulets ; » puis la locomotive est venue, qui l'a emportée à vingt-cinq, à cinquante, à cent kilomètres à l'heure. Et nous voici à l'âge de l'avion » qui traverse l'Atlantique en quatorze heures ; et, grâce à la téléphonie sans fil, nous allons pouvoir parler aux masses humaines logées » aux antipodes. En un tel âge, on a le droit d'exiger que les transformations morales s'accomplissent au rythme des conditions matérielles dont le génie des techniciens a doté le monde. Le temps pour » nous ne doit plus se mesurer à l'année, au mois, à la journée. Il doit » se mesurer à l'heure, à la minute. »

Mais la vie de l'homme n'est pas une étincelle qui court le long d'un fil. Si nos idées dans notre cerveau devaient se succéder à la vitesse des radiogrammes, nous serions fous en moins d'une heure. Si les efforts de l'homme s'accomplissaient selon le rythme de nos moteurs, nous ne cesserions de bouleverser le monde. Or la civilisation, c'est d'abord une conservation, puis une stabilité. Le progrès ne vient qu'ensuite ; il vient lentement, il déteste qu'on le hâte. Le rythme de la vie humaine est celui de la nature dont elle fait partie : celui du soleil et des saisons. Il est sage de rappeler ici la sentence :

Le temps n'épargne pas ce que l'on fait sans lui.

Ce que le Suisse, le Bernois, lent, tranquille et appliqué, traduit par ce proverbe : *Numme nit g'sprenget*, « Surtout ne pas courir. » Nous sommes, encore un coup, trop impatients : voilà pourquoi nous ralentissons toutes choses, en cassant les ressorts. Les forceries ne valent rien pour la vie politique, économique et sociale.

Lentement donc, malgré toutes les contradictions et toutes les erreurs des hommes, les plaies de la guerre commencent de se cicatriser. Elles le seraient peut-être déjà tout à fait, si nous n'éprouvions le besoin de les gratter sans cesse. Les affaires, un peu partout, reprennent ; les changes se stabilisent. Nous assistons à un grand effort pour reconstruire, s'enten re, éviter les conflits, les résoudre : si imparfaite qu'elle soit, la Société des Nations est tout de même une digue. Supprimons-la, ne fût-ce qu'un instant, par la pensée : nous constaterions combien elle nous est nécessaire. En bref, la situation économique ni même l'état politique de l'Europe, sans être normaux encore, n'ont de quoi nous alarmer. C'est la convalescence.

Pourtant, le blessé, s'il commence à sortir de son lit, est encore bien faible, bien fragile. Chaque jour, il fait encore de la température, ses nuits sont agitées de cauchemars. Il faut prendre bien garde à la rechute qui pourrait être mortelle. Mais pourquoi donc est-il inquiet, l'observateur qui suit les faits et les juge d'après des principes ? C'est que le danger, pour lui, ne réside point dans les conditions économiques, ni même dans la situation politique. Non : le danger est dans l'état intellectuel et moral d'un monde qui s'est placé sous le signe de l'égoïsme, où l'indiscipline des mœurs n'a d'égale que l'anarchie des idées. Si l'Europe doit périr, ce sera, comme toujours, par le cerveau. Vous savez que les étourneaux, dont les bandes bruyantes et imprudentes volent en écharpe, après la vendange ou la moisson, au ras de nos vignes ou de nos champs, ne sont mangeables que si on leur coupe la tête : la tête pourrit le corps. Or je crains que notre époque ne soit le règne des étourneaux.

* * *

Redevenons un instant pessimistes et demandons-nous comment la civilisation européenne pourrait, tout à coup, périr.

À l'orient de l'Europe, il y a la Russie, la Russie des Soviets que domine et tyrannise, malgré des apparences fédératives, un gouvernement infiniment plus unitaire, plus fort que celui des czars. Ce gouvernement possède en effet une double puissance : celle d'une doctrine qui fascine les masses parce qu'elle fait appel à la simplicité de leur

cerveau comme à la violence de leurs instincts ; celle d'une organisation extrêmement redoutable, dont les deux branches sont, la première une armée qui, par l'outillage, le nombre et la discipline, risque de l'emporter sur toutes les autres armées, — on vient de commander pour elle mille avions de combat à l'industrie d'Angleterre et des États-Unis ; la seconde un système de propagande inspiré par une longue expérience de révolution, expérience mise en méthode, à l'allemande. Imaginez un empire autocratique, militariste et policier ; mettez-le au service d'une idée ou plutôt d'une religion faite pour séduire les illettrés et les demi-intellectuels, c'est-à-dire la majorité des hommes : vous aurez une image, sans doute grossie mais ressemblante, de la Russie soviétique.

En face de cette Russie posez maintenant l'Europe, l'Occident. Y constatez-vous, soit chez les gouvernements, soit chez les intellectuels, une volonté ferme de résister à cet impérialisme rouge ? Si toutes les nations européennes étaient d'accord pour former un bloc de fer contre le bolchévisme, ce dernier serait depuis longtemps condamné, car, — et nous citons ici un axiome de ses chefs, — il lui faut pour vivre la révolution en Europe. Si cette révolution n'éclate point, il est condamné à demeurer un phénomène intérieur, purement moscovite : alors dans ce trop vaste empire qui n'a jamais bien su s'il appartenait à l'Orient ou à l'Occident, le bolchévisme ne marquerait qu'un retour à l'Asie, que la faillite momentanée en Russie de la civilisation occidentale, — la faillite posthume de Pierre le Grand. Mais il spéculé sur la faiblesse de l'Europe. C'est bien là son espoir suprême : aussi maintenant, fait-il un effort suprême de propagande. Sommes-nous en état d'y résister, le monstre épuisé va retomber sur lui-même. C'est donc l'heure du destin pour lui comme pour nous.

Mais sommes-nous en état de résister ? Je l'espère ; je n'en suis point absolument sûr. Depuis quelques mois, nous assistons à un nouveau fléchissement après celui de 1918. Je constate cependant que le cerveau de l'Europe devient spongieux et que sa force de résistance en est chaque jour diminuée.

Quelles sont les causes de cette déliquescence plus ou moins générale ? Il y en a deux : la première est d'ordre intellectuel ; la seconde est d'ordre politique, mais c'est de la première qu'elle procède.

* * *

La première, cette cause d'ordre intellectuel, je la retrouve dans la tête sympathique de mon ami Évariste Gauchissard, dont vous me permettez d'esquisser le portrait :

Évariste Gauchissard, il se peut qu'il appartienne aux partis de gauche, mais il se peut aussi qu'il se croie homme de droite. Je n'attaque point ici des opinions politiques, cela ne me concerne en rien ; je dénonce un état d'esprit qui n'est spécifiquement belge ni suisse, allemand ni français, mais qui est généralement répandu, que vous retrouverez partout de Hammerfest à Johannesburg, et de Paris à Pékin. Nous ne faisons point de la politique : nous faisons de la psychologie.

Évariste Gauchissard est le meilleur des hommes, le plus sûr des amis. Il possède un délicieux caractère, un cœur largement ouvert, une générosité sans limites. Voilà pourquoi je l'aime et parfois je l'admire, car c'est une âme pure qui veut le bien, demande la justice et cherche la vérité. Seulement, Évariste a ce grand défaut, c'est qu'il est faible : faible de caractère, faible de pensée. Il a peur des idées. Comme il n'a jamais fait de bonne rhétorique, ni de bonne philosophie, l'art de distinguer, de comparer et de réfléchir lui est étranger ; il est incapable de toute dialectique. Inutile donc de discuter avec lui, car il ne résiste point aux arguments et se dérobe à la logique. On ne sait jamais comment l'empoigner, car il est sans arête. Jamais il ne fait usage de sa raison : il vous oppose une cloquence de phrases, de formules qu'il comprend à demi, de grands mots, qu'il ne saurait définir. Au fond, il est idolâtre des mots : il s'en est composé toute une iconostase devant laquelle il fait ses dévotions quotidiennes. Mais il n'a qu'une crainte, c'est qu'on les lui démonte, et qu'il soit ainsi forcé de « voir dedans », car il risquerait de les comprendre et de perdre ainsi ses illusions et sa foi.

Car Évariste Gauchissard n'est sûr de rien, ni de soi-même. C'est un sentimental et surtout une intelligence paresseuse qui se contente d'un optimisme un peu mystique. On dirait qu'il contemple le monde avec des yeux toujours humides et troubles. Mais, quand on lui présente des lunettes, il les refuse : s'engez-y ! les choses lui apparaissent dans leur réalité. Or il a horreur du réel ; il lui préfère les utopies, et ces idées toutes faites qu'on achète à bon marché dans les bazars intellectuels, comme une batterie de cuisine en aluminium ou de la confection. Aussi ne cesse-t-il de se proclamer idéaliste ; il passe

pour tel : c'est son laurier. De fait il n'a point de principes, car on ne saurait nommer principes de vagues aspirations, des intentions générales, une honnêteté bourgeoise, une morale qui se manifeste par la superstition de l'hygiène. En politique, en questions sociales, en philosophie, Gauchissard est un essayiste. Au milieu du désordre, des contradictions, des conflits, il n'a su prendre qu'un parti : celui d'hésiter. A ses yeux, en effet, toutes les opinions, toutes les doctrines, toutes les croyances sont d'égale valeur, ont par conséquent droit à la même liberté.

Or c'est cela qui est dangereux et qui rend l'aimable Gauchissard dangereux lui-même. Le pauvre homme, quand je le lui dis, il se scandalise et se fâche : alors, pour l'apaiser, comme je l'aime beaucoup, je l'incite à parler littérature et à me renseigner sur le dernier roman de Paris ou la dernière pièce de Berlin. Car il est au courant bien plus que moi, puisqu'il ne choisit pas et veut tout lire.

Cependant, je lui parle, un peu ironiquement, de la sorte :

« Évariste, tu es un homme dangereux, parce que tu as le cœur » bon mais l'esprit faux. Tu es comme l'enfer pavé de bonnes intentions. Mais ton intelligence est en gélatine rose. Tu te défies de toi-même, mais tu as dans l'homme général et avare une confiance » exagérée. Tu te figures que cet homme possède assez de raison, » de conscience pour se passer d'autorité. Tu le traites comme un » sage, comme un esprit pur, comme une entité abstraite ; tu te dis » sans cesse : Laissez-le faire, n'intervenez pas ; la démocratie se » corrigera d'elle-même. Tu ne vois donc pas, mon pauvre ami, qu'en » faisant de la liberté un principe, tu en arrives à la négation de tout » principe : tu supprimes tout critère, hors le jugement individuel, » pour discerner la vérité ; tu mets par conséquent tous les esprits, » à commencer par le tien, dans un état chronique de doute et de » non-résistance. Tu nommes cette attitude libéralisme. C'était un » luxe qu'on se pouvait permettre aux époques tranquilles et bien » assises dans la prospérité générale : heureuse digestion de capita- » liste, après un dîner d'actionnaires, à l'heure du fauteuil anglais, » du cigare hollandais, du café turc et des liqueurs cosmopolites : » je me sens toujours d'humeur accueillante quand j'ai l'estomac » plein et la tête un peu vide. Mais cessons de plaisanter, bien qu'il » faille toujours plaisanter un peu pour ne point prendre les choses » trop au tragique. C'est une autre chanson que nous chantent les » événements d'aujourd'hui. Les rapports immédiats qui existent » entre les idées et les faits nous frappent au visage, avec la vigueur » d'un coup de poing. Nous voyons qu'on ne saurait pas plus badiner » avec les idées que jongler avec des cartouches de dynamite. Le » second jeu offre même moins de péril que l'autre, car il est infini- » ment moins destructif : il ne saurait démolir que des pans de mur » avec deux ou trois imprudents, tandis que l'autre bouleverse une » société, ruine une civilisation, laisse massacrer des générations » entières. Il serait temps, je crois, Évariste, de nous en apercevoir.

» Tu t'es fait un premier dogme de la liberté, donc un second de l'individualisme, donc un troisième de l'infaillible conscience humaine, » donc un quatrième du progrès. Or tu as du progrès une conception » myriamétrique : les idées sont pour toi des cyclistes en train de » bouffer les kilomètres, comme on dit en jargon sportif. L'idée qui » sera le vainqueur, sera celle qui aura pour elle les poumons les plus » solides, les jarrets les plus musclés, — c'est-à-dire la force brutale » de la masse, non pas celle de la vérité. Car pour toi l'idée devient » physique, si j'ose m'exprimer de la sorte : c'est une question de » nombre, de vitesse et de puissance, non de raisonnement, de cri- » tique, de principe. Et surtout, il s'agit de ne jamais revenir en ar- » rière, cela s'appelle la réaction, et ce mot seul te met dans les transes. » Tu te sentirais moins injurié d'être appelé bolchéviste que d'être » traité de réactionnaire. Si tu étais logique, tu devrais mourir au » prochain refroidissement, parce que tu n'oseras jamais obéir à » ton médecin s'il te prescrit de faire une réaction énergique.

» Voilà pourquoi, Évariste Gauchissard, honnête homme, galant » homme, tu es un danger social et un type de décadence. Tu es un » complice du chambardement, puisque tu es un démolisseur de » remparts. Chamfort pensait à toi lorsqu'il notait cette pensée : « On » laisse en paix les incendiaires, mais on poursuit ceux qui sonnent » le tocsin. » J'ai donc très peur que toi, tes pareils et le régime que » vous avez fait triompher en Europe, vous ne nous mettiez en état » de moindre résistance à l'heure des révolutions. »

Et nous voilà, en face de la seconde cause, la cause politique, de la déliquescence européenne.

* * *

Ce n'est point ici le lieu d'analyser le mot démocratie, afin de s'entendre une bonne fois sur ce qu'il peut bien signifier. Il serait

facile de démontrer que la démocratie, telle que nous la concevons de nos jours, repose tout entière sur les quatre dogmes chers à mon ami Évariste, c'est-à-dire sur une conception fautive de l'homme et du peuple. Il serait facile de démontrer qu'elle devient une oppression et sacrifie sans cesse aux droits politiques les libertés personnelles. Mais tout cela, comme dirait Kipling, c'est une autre histoire. En revanche, c'est bien le lieu de nous demander si les démocraties sont assez armées, assez fortes pour résister en temps opportun à la révolution menaçante. Or, j'entends ici, non seulement la résistance de la police ou de la troupe, mais surtout la résistance préventive. Cette résistance préventive n'est pas seulement politique, elle doit être intellectuelle et morale. Elle doit se faire avant tout par l'école. Elle doit être accompagnée, appuyée par des réformes. Et parmi ces réformes, la plus urgente est la restauration de l'autorité. Réfléchissez-y bien : si la démocratie est hors d'état de sauvegarder l'école des mauvais bergers et des doctrines subversives ; si d'autre part, elle est incapable d'assurer la stabilité, l'autorité des gouvernements, alors, malgré la troupe et malgré la police, elle ne préservera point les hommes du despotisme, ni la société de la mort.

Ce qui m'effraie, c'est qu'elle est extrêmement instable. Il suffit d'un vote pour changer, non seulement tout un personnel, mais encore tout un système gouvernemental : on était hier à gauche, on sera demain à droite ; on était hier à droite, on sera demain à gauche. On ne sait pas où l'on va, on vit au jour le jour. Tout notre édifice politique est construit sur le sable, mais le sable est destiné à être mû dans tous les sens, par tous les vents.

Voilà pourquoi aujourd'hui tout demeure incertain, parce que tout est possible. On a l'impression d'assister à la liquidation d'un régime, mais on ne sait pas quel autre régime va le remplacer. Les nations oscillent entre la dictature et le communisme : précaire est celle-là, atroce est celui-ci. Mais, remarquez-le bien, ce qui fait la force du Soviet, c'est qu'il est la première forme de gouvernement qui, de la tête aux pieds, se soit dépouillée de la démocratie. Il a sur les autres gouvernements l'avantage, si périlleux pour la civilisation, qu'il peut agir, et agir jusqu'au bout, conformément à son programme, sans dépendre des électeurs, sans avoir à tenir compte de l'opinion. Je ne l'en admire point, certes, mais je le constate. Je le constate et je me dis : quelle force singulière posséderait un gouvernement qui pourrait agir en pleine indépendance, en s'inspirant des principes ! Car je crois que les principes valent tout de même mieux que les majorités.

* * *

M. Guglielmo Ferrero, le célèbre historien, dont l'érudition parfois bien superficielle m'inspire quelque méfiance, a peut-être été prophète, — rôle qui lui plaît d'ailleurs, — lorsqu'il a mis cette conclusion à son livre sur la ruine de la civilisation antique :

« L'Europe se sauvera ou périra tout entière. Le danger est d'autant plus grand pour tous qu'une crise anarchiste serait, à certains points de vue, beaucoup plus dangereuse à notre époque qu'au troisième siècle. Au troisième siècle, l'Etat et la civilisation se désorganisèrent dans le sein de deux croyances religieuses, le paganisme et le christianisme, qui mettaient une limite à l'anarchie intellectuelle et morale et indirectement à l'anarchie politique. Chaque homme avait alors au moins un certain nombre d'idées et de principes qui demeuraient inébranlables en son esprit, même si l'univers entier croulait. L'anarchie politique que la chute de tous les principes d'autorité pourrait déclencher en Europe, viendront s'ajouter à la plus complète anarchie intellectuelle que l'Europe ait jamais connue. Chaque parti ou groupe qui, dans les soubresauts de cette anarchie, s'emparerait du pouvoir pour un jour, se croirait en droit de refaire le monde tout entier sur des principes nouveaux : l'Etat, la morale, l'esthétique, la famille, la propriété.

» Il serait sage, ajoute M. Ferrero, d'envisager les événements qui agitent la Russie surtout à ce point de vue. Ils pourraient montrer à une civilisation pleine d'illusions sur sa force et sur sa solidité, quelles peuvent être les conséquences lointaines de la catastrophe d'un principe d'autorité dans une époque qui n'a plus aucune discipline intellectuelle. »

Il est certain que vous ne pouvez pas concevoir une civilisation, sans un principe d'autorité. Mais ce principe d'autorité politique, vous ne pourrez le dégager que d'un autre principe : celui d'une autorité spirituelle. La catastrophe lointaine à laquelle fait allusion M. Ferrero, s'est produite le jour où des mains imprudentes ont enlevé, à la base de la société moderne, cette pierre d'angle. Les autres pierres ont suivi. Voilà pourquoi nous sommes en pleine

révolution. Celle de 1848, rattache celle que nous vivons depuis 1914 à la Révolution française. C'est ce qui me porte à croire que tout n'est point fini, et que les bolchévistes ont parfaitement raison, lorsqu'ils érigent de monstrueuses statues à Danton, Marat, Robespierre dont ils se prétendent les légitimes successeurs. Joseph de Maistre avait vu particulièrement clair, le jour où, en face de la Révolution française, il déclarait que les Européens étaient en train de se *déciviliser*. J'ose reprendre ici le néologisme.

III

Mais vous allez, à ce coup, m'accuser avec raison de peindre le diable sur la muraille, de succomber à un accès de pessimisme. Je vous répondrai ceci : c'est surtout quand j'ai de l'espoir que je préfère envisager le pire ; c'est surtout quand je me sens de la force que je me garde bien de sous-estimer mon adversaire. Et maintenant, me taxerez-vous d'orgueil et d'imprudance si je vous déclare que c'est en moi d'abord que je sens de la force, en moi que j'ai placé par conséquent tout mon espoir ?

Généralisez cette déclaration : elle signifie que le salut du monde est dans le redressement de l'individu. Il faut que l'individu redevenue une personne, un homme, le *vir*.

Tous les plans sont parallèles. Ce qui se passe en dehors de nous, dans la société, se passe en dedans de nous, dans l'individu. Voilà pourquoi l'on ne peut concevoir de rétablir l'ordre dans la société, si l'on ne rétablit pas en même temps l'ordre dans l'individu.

On vous appelle à organiser la résistance et vous-mêmes désirez la réaction salvatrice. Vous créez des ligues, vous manifestez, vous tenez des discours, vous écrivez des articles de journaux, poussez aux urnes les électeurs, en un mot, vous faites campagne. Mais cette campagne, elle ne suffit pas, si, en même temps, vous ne la menez en vous-même.

Car c'est en vous-même, en chacun de nous que l'on découvre le désordre, l'anarchie. C'est notre tête que les idées incomplètes, faussées ou fausses envahissent. Sachons donc accomplir dans notre vie intellectuelle les opérations de police que nous exigeons dans la rue. C'est en nous-même que les passions et les instincts réclament la liberté, l'égalité, le communisme, livrent assaut à l'intelligence et à la volonté. Or l'intelligence et la volonté forment le gouvernement de notre être : gouvernement autoritaire, absolu, qui a des sujets, nos sentiments, et des serfs, nos instincts, et des prisonniers d'Etat, nos passions ; gouvernement militaire. Si donc, puisque la vie humaine est une bataille, l'autorité faiblit en nous, si elle succombe, si la hiérarchie intérieure se désagrège, nous sommes livrés à la bête. L'indiscipline des mœurs et l'anarchie des idées se répondent et démolissent ensemble l'homme et la civilisation.

Il est certain que, depuis quatre siècles, malgré le bastion dressé par le classicisme, on n'a cessé de démolir, étage par étage, cette tour que devrait être l'homme selon les grandes conceptions de la philosophie chrétienne. On a commencé par découronner l'intelligence, puis, on a désarmé la volonté. On a justifié scientifiquement les pires instincts. On a glorifié les plus lâches faiblesses. L'excès d'individualisme et l'abus de l'analyse ont ouvert en nous la cage où la brute grondait et remuait, enfermée au fond des souterrains. On a débuté par proclamer la bonté de la nature, et l'on a fini par faire de l'érotisme presque une méthode scolaire.

Que conclure de ces vérités ? Ceci, à quoi bien peu se sont donnés la peine de réfléchir : Puisqu'il est dans l'univers un principe d'unité, puisque tous les plans sont parallèles et se correspondent, puisqu'on ne sépare jamais l'individu de la société, force est d'admettre que la société doit être gouvernée par les mêmes lois que l'individu. Si vous admettez, — et vous devez l'admettre, sous peine de détruire toute morale, — que l'individu doit être gouverné par un principe d'autorité absolue, selon une hiérarchie subordonnant ses instincts, ses passions, ses sentiments à son intelligence et à sa volonté, vous devez admettre que la société civile, qui est une addition d'hommes, soit constituée selon une hiérarchie et gouvernée selon une autorité analogues. Vous pourrez sans doute, durant quelques décennies, flotter dans un équilibre plus ou moins stable entre l'ordre et l'anarchie, et cet équilibre durera tant que l'homme demeurera lui-même sous l'influence des principes mêmes auxquels il ne croit plus, et conservera quelque discipline intellectuelle : un moment viendra où il faudra choisir entre l'anarchie et l'ordre, sans qu'il soit possible de se raccrocher à une liberté abstraite, contraire d'ailleurs à toutes les libertés concrètes. Nous sommes persuadés que ce moment approche, s'il n'est venu.

Une philosophie s'oppose donc à toutes celles qui ont régné jusqu'ici : au devenir, à l'inconscient, à l'évolution, au progrès indéfini, c'est-à-dire au vieux panthéisme protéiforme ; c'est la philosophie de la volonté humaine. Non pas, certes, une volonté immanente et collective, — car ce serait retomber dans cette superstition panthéiste, — mais la volonté consciente, raisonnée, de l'individu.

Nous attendons que l'individu fasse la contre-révolution en soi-même. Il ne s'agit point d'individualisme, ni de ce surhomme qui, comme le disait un prédicateur au parler vert, est un sous-cochon. Non : si, reprenant l'image de tout à l'heure, l'individu doit se reconstruire comme une tour, il faut que la flèche de cette tour pointe vers Dieu, c'est-à-dire vers l'Être absolu, vers la source de l'intelligence, la vérité génératrice de toutes les vérités.

En lui d'abord, puis dans la société, il faut que l'individu restaure le gouvernement de Dieu. *L'Adveniat regnum tuum* doit reprendre tout son sens. Le règne de Dieu doit être total, il doit sortir de l'individu pour s'étendre à la cité, afin que de la cité il rentre dans l'individu. Mais ce règne, nous ne devons pas l'attendre : nous devons, dès maintenant, l'établir.

Le plus pressé, c'est que l'homme reprenne conscience de ce qu'il est. Il faut, tout de suite, réparer l'immense erreur de psychologie que nous avons commise, depuis la Renaissance, surtout depuis Rousseau et Kant, ces deux maîtres de l'illusion européenne. La première opération doit être le balayage définitif de ces deux philosophies. La seconde, un retour à la doctrine chrétienne intégrale, en particulier au dogme de la chute originelle qui seul peut expliquer l'homme, le monde et le temps présent.

Car cette philosophie de la chute, c'est la vraie, la seule vraie philosophie de l'effort. L'effort ne se réalise que s'il connaît sa puissance et sa fin. Or la doctrine du péché originel enseigne à l'homme quelle est sa puissance et quelle est sa fin. Elle lui répète qu'il a été créé pour être le collaborateur de Dieu, pour travailler avec Lui et en Lui, — *ut laboraret in illo*, dit la Genèse, — à instaurer l'ordre dans l'univers. Cette fin est restée la même ; la mission, le devoir de l'homme n'a point changé. Mais c'est l'homme qui a changé, puisqu'il est tombé plus bas que soi. La philosophie de la chute lui révèle à la fois sa servitude et sa grandeur, ce qu'il peut faire par soi-même et tout ce qu'il ne peut pas. Elle lui explique la présence du mal et la cause de la souffrance. Elle lui montre toutes les conséquences de l'orgueil ; elle lui apprend à se défier de son esprit trop prompt et de sa chair trop faible, et lui montre, pour lui comme pour le monde, le danger de se croire un dieu. Mais, dans le même temps, elle l'encourage et le relève, et le remet debout à sa place, sur la limite qui sépare, ou plutôt unit, la matière et l'esprit, puisque l'homme par l'esprit doit ordonner la matière. Et puis encore que cet homme est incapable, livré à ses propres forces, d'ordonner la matière, le monde créé, voici qu'elle lui amène le grand intermédiaire, l'Homme-Dieu, le Rédempteur.

La philosophie de la chute convoque l'homme au point de rassemblement et de départ, au principe de l'unité : « Ce grand trou dans la » terre, dit magnifiquement Anne Verçors dans *l'Annonce faite à Marie* de Claudel, ce grand trou dans la terre qu'y fit la Croix » lorsqu'elle y fut plantée.

» La voici qui tire tout à elle.

» Là est le point qui ne peut être défait, le nœud qui ne peut être [dissous,

» Le patrimoine commun, la borne intérieure qui ne peut être arrachée,

» Le centre et l'ombilic de la terre, le milieu de l'humanité en qui [tout tient ensemble.]

La Croix se dresse immobile, tandis que le monde tourne et s'agite. C'est donc à ce point fixe que l'homme doit se placer pour mesurer l'univers, avant de partir en conquérant romain, en restaurateur du règne de Dieu.

Or, ce règne de Dieu, ce n'est point un rêve mystique, un millénarisme de secte dans la genre de nos bons amis, les *sérieux scrutateurs de la Bible* ; ce n'est point un campement d'adventistes qui attendent le Saint-Esprit comme on attend une secousse électrique ; ce n'est point une interprétation fantasmagorique de l'Apocalypse. Le règne de Dieu, c'est le résultat de cette collaboration active de l'homme avec Dieu par l'intermédiaire de l'Homme-Dieu, du Christ dont la présence au milieu de nous est réelle, perpétuelle ; le règne de Dieu, c'est l'action de l'homme éclairé par l'intelligence et mû par la charité.

Vous connaissez peut-être cette légende du petit garçon dont la mère était malade, parce qu'elle avait besoin de soleil : au premier matin du printemps, le petit garçon prit un pot de grès, courut pieds nus l'exposer aux rayons du soleil ; alors, quand il crut le pot bien

rempli, il le couvrit de sa main et courut plus vite encore le rapporter à sa mère. Et sa mère fut guérie.

Cette légende est le symbole de la charité. La société se meurt, parce que son intelligence est obscurcie, parce qu'elle a faute de lumière. Or le premier devoir de la charité, c'est d'apporter aux hommes la lumière.

Si tous ceux-là qui me lisent cette page faisaient le serment d'agir en porteurs de lumière, s'ils se juraient de nettoyer leur intelligence, d'en ôter tout ce qu'elle peut contenir encore d'idées fausses, de demi-vérités, — ces demi-vérités plus funestes que les erreurs ; — s'ils se promettaient de combattre en restaurateurs de l'ordre, en commençant par le relever en eux ; s'ils faisaient vœu de se mettre en sortant d'ici à l'œuvre de reconstruction : alors, nous pourrions laisser tout notre pessimisme à la porte. Ne craignons point d'affirmer : « Le monde sera ce que je veux qu'il soit », pourvu qu'en affirmant notre volonté, nous la sentions d'accord avec les plans de Dieu. Sans doute, risquerions-nous de ne pas avoir d'influence immédiate sur les événements quotidiens. Mais, et c'est une pensée de Montesquieu, nous pouvons toujours lancer dans le cours des événements des forces qui, lentement, plus tard, feront rentrer le fleuve dans son lit.

Je voudrais terminer par une évocation romaine, puisque je parle à des Romains : je voudrais évoquer la bataille d'Actium.

Octave combattait contre Antoine et Cléopâtre. La guerre était sur les eaux. La flotte romaine, embossée dans le golfe d'Ambracie, n'avait pour elle ni la magnificence, ni le nombre. Ses galères presque sans ornements, avec leurs éperons de fer, ne représentaient qu'un peuple. La flotte d'Antoine et de Cléopâtre représentait un monde coalisé : l'Asie et l'Afrique, les raffinés des villes grecques et les barbares du Nord, les prophètes d'Israël et les mages d'Orient, les Scythes vêtus de peaux, les nègres à demi nus. Tous ceux qu'effrayaient la puissance et l'ordre de Rome, tous ceux que le nom de Rome mettait en fureur. Toute la civilisation d'Alexandrie, c'est-à-dire un syncrétisme de philosophies néoplatoniciennes et de cultes orientaux. Un renégat et une femme commandaient cette coalition de barbares et d'hyper-civilisés. Et la Divinité sous le signe de laquelle ils avaient réuni leurs vaisseaux, c'était Dionysios, l'Asiatique, le dieu des instincts, le dieu des forces immanentes, le Bacchus de toutes les ivresses, le père de toutes les libertés. Mais la flotte romaine était rangée sous le signe d'Apollon, le dieu de la lumière : c'est pourquoi elle demeura victorieuse.

Et l'Empire fut fondé.

GONZAGUE DE REYNOLD,
Professeur à l'Université de Berne,
Membre suisse de la Commission de Coopération intellectuelle de la Société des Nations.



Monsieur de Charette

Capitaine vaincu de rustres en guenilles, M. de Charette venait, en février 1795, après deux années héroïques, de traiter en égal avec la République essouffée. Le panache blanc au chapeau, l'écharpe brodée de fleurs de lis à la ceinture et le scapulaire sur le cœur, il sortait de la Jaunaie pour aller en cortège, avec les commissaires et les généraux de la Convention, fêter à Nantes la pacification de la Vendée, quand la fermière du château, le montrant à sa petite fille qu'elle tenait dans ses bras : « Regarde bien, dit-elle ; tu vois un grand homme. » Le Vendéen sourit, caressa l'enfant et sauta en selle.

Ce cri de l'âme populaire, — le rare et magnifique salut que renouvellera Chateaubriand dans les pages véhémentes qui flétrissent l'ingratitude des Bourbons restaurés, — que de fois le lecteur le sent prêt à jaillir de ses lèvres au cours du dramatique récit où M. Lenoître évoque, pour ceux qui goûtent le courage, cette haute figure ! L'histoire du « roi de Vendée » retentit dans l'imagination comme une chanson de geste. Ce chevalier fut sans peur, sinon toujours sans reproche, et il honore le nom français.

Ce n'était pas de plein gré que François-Athanase de Charette s'était décidé, le 14 mars 1793, à quitter sa paisible gentilhommière de Fonteclose, au pays de Retz, pour monter sur la scène. Trente



« ODEOLA »



EST UN ENSEMBLE
MERVEILLEUX QUI
RÉUNIT LES QUALITÉS
LES PLUS PRÉCIEUSES
AUX QUELLES ONT AI
PU ATTEINDRE EN
FAIT D'APPAREILS
PNEUMATIQUES.

IL EST INCOMPARA-
BLE PAR SA CON-
STRUCTION ET PAR
SON RENDEMENT AR-
TISTIQUE.

TÉL. : B. 28586

Magasins de Vente : 14, rue d'Arenberg, 14, Bruxelles



Simonet Deanscutter
Joaillerie - Orfèvrerie - Horlogerie

GRANDS PRIX
Lige - 1905.
Bruxelles 1910.
Gara 1913.

72 Rue Couderberg
(M^{se} de la Cour)
Bruxelles

la Cour

Crédit Général Liégeois

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : 90.000.000

Réserves : 20.250.000

Succursale de Bruxelles

68, Rue Royale et 35, Rue des Colonies

BUREAUX :

« BRUXELLES-MARITIME », 30, Place Saintelette.

VILVORDE, Rue de Louvain.

Ne conservez pas votre argent sans lui faire produire un intérêt, même si vous en prévoyez l'emploi dans un délai prochain. Placez-le à court terme au CRÉDIT GÉNÉRAL LIÉGEOIS, qui bonifie actuellement :

en compte de QUINZAINES : (préavis de 3 jours)	5,00 %
en compte à UN MOIS : (préavis de 3 jours avant le 15)	5,00 %
en compte de SIX MOIS : (au 5 ou au 20 du mois)	5,25 %

avec facilité de retrait anticipé :

1 ^o) après le cinquième mois	5,20 %
2 ^o) après le quatrième mois	5,15 %
3 ^o) après le troisième mois	5,10 %
4 ^o) après le deuxième mois	5,05 %
5 ^o) après un mois	5,00 %

Ces placements temporaires, très avantageux, peuvent être faits par sommes rondes : 500 Frs minimum et multiples de 500 Frs

PARQUETERIE

DE LUXE ET ORDINAIRE

SYSTEMES HYDROFUGES

sur Carreaux spéciaux et sur Béton

PARQUETS MASSIFS sur Gitages

Téléph. : 32194

PARQUETS TAPIS

USINE A VAPEUR

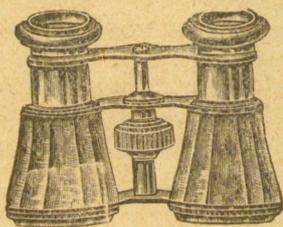
BUREAUX et ATELIERS : 9, Rue Saint-Hubert, 9

Rond Point de l'Avenue de Tervueren (Cinquantenaire)

TAPIS

Battage -- Nettoyage -- Teinture -- Désinfection
JN ET JH TOBY FRÈRES
 Direction et Usine : **2-4-6, rue Louis Hap**
 Téléphone : 324,96 **ETTERBEEK-BRUXELLES**

Maison du Lynx



rue de la Bourse, 34 **BRUXELLES**

Lunetterie — Optique — Jumelles
 Baromètres — Faces à main
 Articles de Luxe et ordinaires

Exécution soignée des ordonnances
 de Messieurs les Médecins-Oculistes

LIVRES, JOURNAUX, REVUES & PÉRIODIQUES ANGLAIS & AMÉRICAINS

ASSORTIMENT LE PLUS COMPLET EN BELGIQUE CHEZ

W. H. SMITH & SON

ENGLISH BOOKSHOP

LES MEILLEURS DICTIONNAIRES SERVICE D'ABONNEMENTS ET
 ET MÉTHODES POUR L'ÉTUDE DE INSERTION D'ANNONCES DANS
 : LA LANGUE ANGLAISE : : TOUS LES JOURNAUX ANGLAIS

SPECIALISTES EN GRAVURES

78; RUE DU MARCHÉ-AUX-HERBES — BRUXELLES

LE GLOBE. A. DE STAERCKE, 3, Avenue Louise, Bruxelles

VOYAGES DE NOCES, PARTICULIERS ET POUR GROUPES. — Organisation à forfait de 1^{er} ordre

L'ALGÉRIE — LA CÔTE D'AZUR — L'ITALIE

Pour faciliter le transfert d'argent nous émettons le **GLOBE-TICKET-HOTEL** vous assurant des séjours dans les meilleurs hôtels aux tarifs ordinaires de ces hôtels.

Renseignements et tarifs d'hôtels en nos bureaux.

A LA VIERGE NOIRE Bruxelles

Coin des rues Ste-Cathérine et de la Vierge Noire

CHOIX INCOMPARABLE
 DE

Vêtements pour Hommes et Enfants

COUPE IRREPROCHABLE

PRIX MODÉRÉS

Rayon spécial de Vêtements sur mesure

VÊTEMENTS DE TRAVAIL, COLLÈGES, PENSIONS,
 ADMINISTRATIONS

LIVRÉES

Succursales à ANVERS, TOURNAI et CHARERO

Grand Cremant du Château des Cheminières

Médailles d'Or, Grands Prix, etc. aux Expositions

Provenant des cépages sélectionnés des meilleurs crus
 de Champagne cultivés dans le vignoble des Cheminières

Nouveau Prix-Courant

par suite de la baisse des Prix

La bouteille champenoise de 80 centilitres :

12 Bouteilles . . fr. fr. 82,75 rendu Jeumont

24 Demi-Bouteilles fr. fr. 98,60 » »

Caisse d'essai - 4 Bouteilles fr. fr. 27,75 » »

emballage compris.

(Demi-doux, demi-sec, Dry et Brut)

Seuls les simples droits de régie (0,14 fr. par bouteille), les frais de port, de douane, taxe de transmission belge sont à la charge du client.

S'adresser à M. Félix DOCHAIN, 245, Chaussée de Gilly
 à Couillet (Belgique) ;

soit à M. DOCHAIN-DEFER, Elysée Building, 56, Rue du
 Faubourg St-Honoré, Paris ;

ou 4, Rue d'Aguesseau, Paris.

ans ; un mince et robuste garçon, de taille avantageuse, vif, enjoué, hardi, dur par instants, grand chasseur et passablement volage, qui, lieutenant des vaisseaux du Roi, avait en mainte rencontre fait preuve d'énergie. Bien qu'il blâmât l'émigration, il avait cru, l'année d'avant, que l'honneur l'appela à Coblenz d'où il était revenu presque aussitôt, juste à temps pour se joindre, le 10 août, aux défenseurs des Tuileries. Échappé par miracle à la populace, il a regagné son manoir : il ne bougera plus. Mais le drame odieux se précipite : voici coup sur coup les massacres de septembre, la suspension, le jugement et la mort de Louis XVI ; les prêtres fidèles chassés, traqués, déportés ; les plus honnêtes gens dénoncés, emprisonnés, tourmentés de mille façons par la racaille régnante ; enfin trois cent mille jeunes soldats levés de force pour soutenir et confirmer cet abominable régime. La mesure est comble.

Tout à coup le volcan qui grondait fait éruption. Sans entente ni mot d'ordre, excédés de la tyrannie jacobine, les paysans de six cents paroisses se soulèvent à la fois, se ruent sur Machecoul où dominent les bleus, en tuent une vingtaine et s'installent. Bientôt une troupe nombreuse se présente à Ponteclose, pour sommer Charette de se mettre à la tête de l'insurrection. Il n'en avait nulle envie, trop sûr du désastre qui couronnerait une si folle équipée. Il résiste, raisonne, tente de convaincre : vainement. Les gars s'irritent, menacent, ordonnent. Il finit par céder. « Il marchera, mais à la condition qu'on lui obéisse. Il entend être le chef de ses soldats de hasard, comme il l'était naguère de ses matelots à son bord. Toute désobéissance sera punie de mort. » On l'acclame ; il enfourche son bidet de chasse et commande : « A Machecoul ! » Il vient d'entrer dans l'épopée.

Les premiers combats ne sont pas brillants. Charette s'efforce en vain de retenir sous le feu ses rustres armés de bâtons et que le canon terrorise. Il faut abandonner Machecoul en désordre. Mais bientôt, attaqué à Legé où il a reformé sa troupe, le jeune chef prend sa revanche, tue ou capture cinq cents bleus, met le reste en fuite et s'empare d'un important butin. Puis, ayant occupé Palluau, il reprend Machecoul de vive force et ramène six cents prisonniers et quinze pièces de canon. En deux mois, il a chassé l'adversaire de tout le pays de Retz. Il établit sa capitale à Legé.

Il ne s'y maintiendra pas longtemps. Le retard de l'armée catholique d'Anjou a fait échouer l'attaque de Nantes ; nouvel échec devant Luçon, malgré la folle bravoure de Charette et des siens. Avec ses redoutables Mayençais, Kléber marche sur Legé d'où son adversaire a subitement disparu, suivi dans sa retraite par une effrayante et lugubre cohue de femmes, d'enfants, de vieillards qui fuient le massacre. Mais à Torfou, quelques jours après, Charette qu'ont rejoint Joly, Lescure et Bonchamps, écrasait Kléber sous ses assauts frénétiques. Le surlendemain, il surprend à Montaigu le général Beysier, met ses bleus en déroute, les poursuit sans quartier, et recommence aussitôt à Saint-Fulgent, où trois mille soldats pris de panique se débandent, courent dans la nuit, tombent en masse devant la furie vendéenne. Partout Charette est magnifique : on le voit à cheval, avec eu troupe un petit paysan qui bat du tambour à tour de bras ; c'est ainsi qu'à la lueur des torches, il entre le premier dans Saint-Fulgent.

Cela va-t-il durer ? La Convention défiée suffoque ; ses commissaires organisent la traque. Un corps de six mille hommes se forme sous le commandement de Haxo, « pour attaquer et battre Charette partout où il le rencontrera, jusque dans Noirmoutier » dont l'audacieux brigand s'est emparé. Bientôt, avec quinze cents fidèles, Charette se trouve cerné dans le bourg et le marais de Bouin. Les feux républicains tout proches vacillent dans la brume. L'attaque est pour demain. A peine, ce soir, a-t-on soupé, mais baste ! Dans une vaste grange, au son des violes et des cornemuses, chef, officiers, soldats, châtelines errantes, bourgeoises et paysannes sans toit, tous à la barbe de l'ennemi, dansent gaiement. Quand les bleus, le lendemain, s'avancèrent, Bouin était désert. « Par un prodige d'énergie et d'astucieuse audace qui — écrit M. Lenôtre — émerveillait Napoléon et dont s'étonnent encore les plus experts tacticiens », Charette et son armée s'étaient évanouis. Trois cents femmes, découvertes dans le clocher, seront livrées à l'immonde Carrier.

Le 20 janvier 1794 commence la « promenade civique » des douze colonnes infernales qui, commandées par une brute qui ne dessoula jamais, ont mission d'anéantir la Vendée. L'ordre est sommaire autant qu'effroyable : tuer, incendier, détruire ; et, monstrueuse servitude militaire, tous obéissent. Il faut lire, dans Lenôtre, cet épisode sauvage qui déshonore, après tant d'autres, la Révolution. Huit autres colonnes, trente mille hommes, s'ébranlent pour cerner Charette, lui interdire les côtes et le repousser vers les hordes de

l'ivrogne Turreau (1), qui descendent de la Haute-Vendée. Sur le terrain de douze lieues carrées où cette multitude est à ses trousses, le héros déploie une merveilleuse audace, une endurance et une énergie surhumaines, cependant que sa stratégie multiplie les prodiges : en février, il met en pièces à Chanché la division Grignon, massacre huit cents bleus à Legé, se heurte à Duquesnoy et, alors qu'on le croit pris au piège dans la lande qui domine l'Issoire et l'Ognon, il se dérobe ; le 5 mars, il attaque avec une rage désespérée la division Haxo, le poursuit, en fait en grand carnage et, dans une nouvelle rencontre, couche Haxo lui-même parmi les morts. Vingt généraux s'évertuent au pourchas du redoutable et subtil partisan. Ubiquiste, insaisissable, terrible, il semble se jouer, fait tête partout, harasse l'adversaire, l'exténue. Au bout de quelques mois, la République fourbue quitte la partie et, confessant son erreur, change de méthode.

Charette, lui, ne bronche pas. Coup sur coup, en septembre, il emporte d'assaut les camps de la Roulière, de Fréigné, de Moutiers-les-Mauxfaits, les saccage, en extermine les garnisons. Le voilà, comme à ses débuts, maître du pays de Retz. La Convention découragée — l'on est en pleine réaction thermidorienne — décrète l'amnistie, laisse entrevoir la paix religieuse, invite Charette à négocier. Il cède. Triomphant de ses répugnances, sourd aux protestations de la plupart des siens, invoquant des raisons majeures qu'il ne peut divulguer, mais qu'il affirme pures, honorables et *telles qu'elles doivent être*, il se réconcilie avec la République et signe la pacification. Ses motifs sont restés une énigme ; toutefois il semble que, pour prix de la paix, les émissaires de la Convention lui aient promis la liberté de l'Enfant du Temple : à la délivrance du Roi Charette aurait sacrifié sa propre gloire. Mais il ne tarde pas à s'apercevoir que ces roués de la politique l'ont dupé et, tout en patientant et temporisant, il se dispose et prépare ses fidèles à reprendre les armes. Le jour où lui parvient la nouvelle de la mort du royal captif, il annonce à ses officiers que la République a manqué de parole, adresse à la Vendée une proclamation belliqueuse, notifie la rupture au Comité de Salut Public et rentre en campagne. La tragédie touche au dénouement.

Quinze mille gars l'ont rejoint, mais, pour soutenir leur ardeur, Charette a compté sur l'arrivée promise du comte d'Artois. Quand cet espoir s'évanouit, il pleure de rage, casse son épée sur son genou : « Dites à votre Prince qu'il est entouré de lâches et de J... F... Il ne lui reste plus, délaissé par le gros de ses troupes, qu'à vendre chèrement sa vie.

Hoche lui a déclaré une guerre sans merci ; ses colonnes cernent et fouillent en tous sens l'étroit pays où, traqué comme un fauve, presque seul à présent, Charette erre sans asile, de lande en lande, de bois en bois, de fourré en fourré. En vain, frappé d'admiration, Hoche lui fait-il offrir pour lui et les siens le passage à Jersey : Charette repousse avec hauteur le salut. Et la traque se poursuit, se prolonge quatre mois, avec de sanglantes surprises, des repréailles implacables, les suprêmes prouesses du désespoir. Le 23 mars 1796, à l'orée du bois de la Chabotterie, — un des lieux saints de la Vendée, — le Brigand glorieux qu'épuise une triple blessure, tombe aux mains de Travot. La République respire.

Conduit à Nantes sous l'escorte de généraux qui, sensibles au courage, traitent leur prisonnier avec courtoisie, il s'y voit indignement exhibé dans les rues, sans qu'un instant, devant ce peuple immense qui l'acclamait naguère, se démente son impassible fierté. Enfin, le 29, son exécution a lieu, ordonnée comme un spectacle : sur la place Viarme où se masse une armée, absous en chemin par un prêtre fidèle, Charette, qui domine de très haut ses vainqueurs, s'avance magnifiquement maître de lui-même, pas ferme, front droit, regards étincelants, refuse de s'agenouiller, écarte le bandeau, donne le signal du feu et s'affaisse, percé de cinq balles. Il a montré, selon sa promesse, qu'il ne craignait point la mort. Il a tenu son serment.

Noble trépas ! s'écrie l'historien, au terme du récit tragique où passe un frisson d'épopée ; et quel poète ne préférerait l'honneur de cette fin héroïque à tous les lauriers de la victoire ? Chateaubriand dit vrai, parlant de la Vendée : « C'est un bon parti, quand on aime la gloire, que de s'attacher au malheur. »

MAURICE DULLAERT.

(1) Ce misérable, tout dégouttant du sang vendéen, sera chevalier de Saint-Louis et choisi par la Restauration pour accompagner dans la Vendée catholique et royaliste, la fille de Louis XVI. Tout arrive.



Les idées et les faits

Chronique des Idées

Le centenaire de Consalvi

Hercule Consalvi qui ne monta pas jusqu'à la prêtrise et s'arrêta au diaconat, mais fut créé cardinal par Pie VII est une des gloires les plus éclatantes de l'Église Romaine. L'année 1824 ayant terminé sa carrière relativement courte de soixante-sept ans, il était bien juste que son centenaire fut commémoré. L'historien Pierre de la Gorce n'y a pas manqué par un article remarquable de sage érudition, dans le dernier numéro du *Correspondant*. A Rome, en présence des cardinaux Fruhwirth et Ragonesi, de M. Doulcet, ambassadeur de France et d'un nombreux auditoire, le 5 janvier, dans la salle Borromini, M. Joseph Muller, de Fribourg en Suisse, a évoqué la mémoire de celui que les Romains surnommèrent « le grand Cardinal. » Il a célébré, à cette occasion, le rôle immense qu'a joué dans l'histoire la diplomatie pontificale, par l'organe des légats et des nonces, les *Nunciî pacis*, les Messagers de la paix, représentants du Souverain Pontife, de celui qu'Innocent IV définissait : le médiateur-né, dans les conflits internationaux.

Consalvi est le dernier ambassadeur du Saint-Siège dans un grand Congrès européen, celui de Vienne, en 1814-1815, où il obtint la restitution partielle des États pontificaux et la reconnaissance de la présence sur les autres envoyés des Puissances, de celui de la Puissance romaine.

Il s'est immortalisé en inaugurant l'ère des Concordats par la stipulation du Concordat de 1801 avec le pouvoir le plus ombrageux, le plus despotique, celui de Bonaparte.

L'impartiale histoire le place sans contredit à côté des grands hommes d'État et c'est de lui seul que le nom des Consalvi a reçu une légitime illustration.

Formé dans ce monde de la Prélature qui avait une main dans les affaires séculières et l'autre dans les fonctions sacrées, Mgr Consalvi se révéla dans sa charge de Secrétaire de ce Conclave providentiel de Venise, en 1800, qui élut pour Pape, le Cardinal Barnabé Chiaramonti, le saint Pie VII. Dans les conjonctures infiniment délicates où se trouvait engagée l'Église à cette heure de tourmente, c'est par l'effort combiné des deux habiles négociateurs, Consalvi et Maury, que furent aplanis les obstacles qui s'opposaient à cette élection dont l'avenir devait démontrer la haute sagesse. Consalvi, dit l'historien Artaud de Montor, commença à montrer dans ce fameux Conclave : ce caractère politique, mélange indéfinissable de logique solide, de finesse caressante et de brusque flatterie, qui lui assura depuis l'estime et la confiance de tous les négociateurs ses contemporains.

Pie VII en fit aussitôt son secrétaire d'État et le revêtit de la pourpre, et désormais ces deux noms sont inséparables. Le saint et le diplomate, malgré leurs dissimilitudes ou à cause d'elles, se sont merveilleusement associés dans le grand œuvre de la pacification et de la restauration de l'Église ; la simplicité de la colombe et la prudence du serpent se sont heureusement mariées ; en réalité, ces deux hommes, supérieurs à des titres divers, se sont complétés. Le monde chrétien fut frappé d'admiration en voyant tout ce que la bénignité du saint Pape recélait d'inflexible énergie en face du plus grand potentat qu'ait connu l'univers ; l'histoire n'a pu taire non plus son admiration en constatant tout ce que la finesse déliée du diplomate recélait de sincérité et de droiture.

Comme tout paraissait compromis et comme la rupture était devenue inévitable entre la France et Rome, après l'échec de la mission de Spina et les insolentes menaces de Bonaparte, le ministre Cacault décida Consalvi à partir pour Rome à bride abattue : « Le premier Consul ne vous connaît pas... Vous lui plairez, vous vous entendrez : il verra ce que c'est qu'un Cardinal homme d'esprit ; vous ferez le Concordat avec lui ».

Et vraiment, il fallait un homme de cette trempe, d'une habileté consommée, d'une patience indémontable, d'un sang-froid absolu et

d'une maîtrise de soi sans limites, pour déjouer les manœuvres des Talleyrand, des Fouché, des Grégoires, pour affronter sans sourciller les épouvantables colères du vainqueur d'Arcole, essayer les bourrasques de son humeur, plier sous la tempête et se redresser aussitôt reculer et avancer quand même, transiger sur tout ce que l'on pouvait concéder et ne rien lâcher de l'essentiel.

A son arrivée, Bonaparte voulut le jeter dans l'éblouissement en déployant soudain devant lui l'apparat prestigieux de sa Cour et le terroriser séance tenante, dès sa réception, par une avalanche de reproches et d'accusations contre le Saint-Siège. Consalvi, un instant déconcerté, se ressaisit aussitôt et tint tête à l'orage. L'impression fut bonne, la partie fut gagnée d'emblée comme elle aurait pu être perdue à jamais : Bonaparte reconnut chez celui qui lui avait résisté en face le courage, l'esprit et l'énergie et ces qualités lui en imposaient toujours.

Et quand, enfin, après de laborieuses tractations, des discussions épuisantes qui avaient duré près de quarante-huit heures, presque sans interruption, on s'attendait à la signature, quel moment tragique, quel écroulement, lorsque le premier Consul, furieux des modifications introduites, jette au feu le papier sur lequel les plénipotentiaires avaient sué sang et eau ! Consalvi ne fut pas désarmé. Avec une étonnante présence d'esprit, il revint à la charge, désarma la colère de Bonaparte et sut lui faire signer une seconde copie, qu'il avait heureusement gardée.

Ainsi le culte fut rétabli, l'Église et la France réconciliées, et la paix assurée pour un siècle, par un statut, imparfait sans doute, dont l'application a varié suivant l'esprit qui animait les gouvernements, mais dont il serait injuste de ne pas reconnaître les immenses bienfaits

* * *

Après cela, dans toutes les luttes que Pie VII doit subir pour la revendication des droits de l'Église contre l'absolutisme de l'Empereur, Consalvi est à ses côtés, soutenant son courage, formulant ses protestations et l'on vit ce grand spectacle : au moment où peuples, princes et rois se prosternaient devant le dominateur du monde, le vieux Pontife, sans ressources ni appui, tenir tête à l'orgueilleux despote.

Furieux de voir ses desseins usurpateurs traversés par la science et l'adresse de Consalvi, Napoléon exigea le renvoi de l'importun cardinal. On devine assez que si le Pape, dans un esprit de paix, se décida à sacrifier son secrétaire d'État, en 1806, Consalvi resta l'inspirateur de la ferme résistance de Pie VII aux prétentions intolérables du tyran. « Au-dessus de tous les monarques, répétait le saint Pape à l'envoyé de l'Empereur, règne un Dieu vengeur de la justice. »

Quand Pie VII refuse de rétracter sa bulle d'excommunication contre les envahisseurs des États pontificaux : « Vous me taillerez plutôt en pièces que de me faire rétracter ce que j'ai fait », quand il a lancé son fameux : « Nous ne pouvons pas. Nous ne devons pas. Nous ne voulons pas », et que Radet l'arrache de son palais pour le jeter dans la prison de Savone, Consalvi, mandé à Paris, partagera le sort de son maître par son internement à Reims et à Mezières.

Avec Pie VII aussi, en 1813, il sera rendu à la liberté et reprendra ses fonctions dans le gouvernement de l'Église.

Après Waterloo, il avait engagé des pourparlers avec Lord Castlereagh, pour la conclusion d'un concordat, mais, malheureusement interrompues par le Congrès de Vienne, les négociations ne purent aboutir. Mais tant d'autres furent couronnées de succès, grâce à la prodigieuse activité de celui que ses contemporains appelaient : « le grand cardinal ».

« Pendant un quart de siècle, écrit Mourret, le cardinal Hercule Consalvi fut une force morale avec laquelle il fallut compter en Europe. » S'il avait conquis le Concordat en 1801, sur Bonaparte, il sut conquérir au Congrès de Vienne, sur Metternich et Talleyrand, la restitution des États pontificaux.

Rien de ce qui intéressait la religion dans le monde entier ne le laissa indifférent.

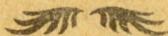
A Rome, il réforme le droit civil, il publie un Code de commerce, dont Guizot dira qu'il est un monument de sagesse, il arrache la campagne romaine au banditisme, il protège les sciences et les arts.

On l'a dit mondain, parce qu'il était un causeur éblouissant et qu'il était le roi de la conversation. Mais Napoléon qui se connaissait en hommes, disait de lui : « Consalvi n'a pas l'air d'un prêtre, mais il est réellement un des hommes les plus prêtres que j'ai connus. »

Il ne survécut au saint Pie VII dont il fut le fidèle coadjuteur, que juste assez pour lui rendre les derniers devoirs.

La postérité n'a pas séparé dans son admiration reconnaissante ces deux grandes figures et il est juste qu'à l'occasion de ce centenaire nos louanges s'associent à celui qui fut le doux et héroïque Pie VII l'habile et indomptable Consalvi.

J. SCHYRGENS.



ANGLETERRE

L'Europe de 1890 à 1898

D'après un article de G. Lowes Dickinson : L'Europe de 1890 à 1898, dans THE CONTEMPORARY REVIEW.

Le Gouvernement allemand procède en ce moment à la publication des documents diplomatiques allemands de 1870 à 1914 : publication de la plus grande importance, du plus haut intérêt et qui — il faut l'espérer — sera imitée ailleurs.

Les documents déjà parus révèlent bien des circonstances curieuses. N'est-il pas étrange, par exemple, que ce n'est qu'en 1895, alors que le fait a été reconnu au cours d'une séance de la Chambre française, que l'Allemagne apprend l'existence du traité d'alliance franco-russe ? Quant à ses conditions, l'Allemagne ne les a connues que beaucoup plus tard, après la Grande Guerre, comme le reste du monde.

La période en question est caractérisée, comme on le sait, par l'existence de deux groupes de Puissances : la double alliance (France — Russie) et la triple (Allemagne — Autriche-Hongrie — Italie). L'Angleterre évolue entre les deux. Plus d'une fois elle est à la veille de faire la guerre soit à la Russie, soit à la France.

En 1893, Lord Rosebery dit à Sir Edward Malet (qui le répète un an plus tard à Guillaume II, auprès de qui il est accrédité comme ambassadeur), qu'il aimerait voir les Anglais battre les Français à plate couture, cette nation ne méritant rien de mieux.

Il ressort des documents allemands, que toujours et partout sur le Continent c'est l'égoïsme anglais, qui est regardé comme le grand danger menaçant la paix. Ces suspicions, dit M. Lowes Dickinson, quoique nullement fondées, sont pardonnables, puisque nous voyons la Grande-Bretagne agrandir encore son empire chaque fois qu'il y a une crise !

Durant des années l'Allemagne n'épargna aucun effort pour pousser l'Angleterre à se joindre à la Triple Alliance ; et la non-réussite de ces efforts provoqua en elle une exaspération dont les documents publiés portent la trace.

La sempiternelle question d'Orient, à la lumière que projettent ces documents, produit une impression des moins édifiantes. L'Empire Ottoman ne cesse d'être déchiré par des troubles intérieurs et ensanglanté par des massacres de chrétiens sur une grande échelle, mais jamais les grandes Puissances n'interviennent de façon effective : « telles des bêtes de proie elles rôdent autour de l'Empire en décadence : chacune veut se saisir d'un morceau, chacune craint de voir une autre s'en saisir ». L'attitude de l'Allemagne est généralement une attitude de réserve. Elle considère que ces questions turques ne l'affectent qu'indirectement. La Russie — à en juger par les documents publiés — tient à ce que la Turquie reste intacte jusqu'au moment où elle pourra l'avaler elle-même, et veut surtout contrecarrer la politique britannique. La France suit son alliée. L'Angleterre ne peut dès lors faire rien de concret pour mettre fin aux massacres. Pourtant Lord Salisbury propose un jour de faire passer les Dardanelles à la flotte anglaise. Le Cabinet britannique repousse cette proposition : il faut, dit-on, obtenir d'abord le consentement français, sans quoi les Français pourront bloquer dans les Dardanelles la flotte britannique. A quoi Lord Salisbury répond : « Si vos vaisseaux sont en porcelaine, je devrai naturellement adopter une autre politique ». En fin de compte rien ne fut fait. Après des délais interminables, les

chancelleries élaborèrent sur papier un plan d'action, qui ne fut même pas soumis au Sultan. Pendant ce temps les massacres d'Arméniens reprenaient tantôt sur un point du territoire turc, tantôt sur un autre. La question crétoise (1897-1898) qui succéda à la question arménienne, révéla la même impuissance et les mêmes flottements. Ici cependant, après d'incroyables délais, la question reçut une solution moins agréable du point de vue turc : le Prince Georges de Grèce fut nommé Gouverneur-Général de Crète. Mais pour en arriver là il avait fallu passer par une guerre turco-grecque, que l'Europe ne put empêcher.

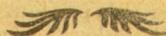
Ce qui ressort des documents, ce sont aussi les tergiversations et hésitations constantes de Lord Salisbury. On le voit changer d'opinion sur des questions de tout premier ordre, comme l'ouverture des Détroits ou les destinées de Constantinople. A un certain moment, ainsi qu'il ressort d'une dépêche du comte Hatzfeldt, ambassadeur d'Allemagne à Londres, dépêche relatant un entretien qui eut lieu le 11 août 1895, il caresse le projet de partager l'Empire Ottoman. Mais il l'abandonne apparemment peu après, et il n'en est plus question dans les documents publiés.

Un fait en ressort avec évidence : aussi longtemps que des États armés groupés en alliances s'affrontent mutuellement en ayant recours aux méthodes de la diplomatie secrète, le maintien de la paix est impossible. Le seul espoir pour la civilisation gît dans un développement de la Société des Nations, qui inclurait tous les peuples et permettrait de répudier franchement et de façon définitive les méthodes de guerre.



La onzième séance des Grandes Conférences Catholiques aura lieu à l'Union Coloniale, 34, rue de Stassart, le mardi 27 janvier, à 5 heures.

M. Léon Bérard, ancien ministre de l'Instruction publique en France, y parlera de : La culture classique.



CHINE

La Situation

D'après un article de Robert Machray : La situation dans l'Extrême-Orient, dans THE FORTNIGHTLY REVIEW de janvier 1925.

Depuis que John Hay, secrétaire d'État aux États-Unis, a promulgué pour la Chine la doctrine dite de « la porte ouverte », l'opinion et la presse américaines s'intéressent tout particulièrement à ce qui s'y passe. Questions commerciales mises à part, l'opinion aux États-Unis se demande quel rôle la Chine va jouer au cas où un conflit se produirait entre le pays du drapeau étoilé et le Japon, conflit que la majorité du peuple américain estime très vraisemblable. Le Japon fait ce qu'il peut pour qu'on sache aussi peu que possible sur ses préparatifs ; pourtant, l'article de M. W. H. Gardiner, Vice-Président de la Ligue Navale américaine, paru tout récemment dans la même *Fortnightly Review*, nous montre les Américains aux aguets, scrutant attentivement tout ce qu'ils peuvent apprendre sur ce qui se passe dans l'Empire du Soleil Levant et en tirant leurs conclusions. Une de celles auxquelles arrive M. Gardiner est l'utilité d'une base navale britannique à Singapour, du point de vue des intérêts américains. Il est vraisemblable que les événements de Chine lui donneront matière à d'autres conclusions instructives dans le même ordre d'idées.

Car il est certain qu'à la faveur de la guerre civile chinoise, l'Empire nippon a énormément agrandi sa puissance en Chine de par l'appui prêté à Tchang-Tso-Hin. C'est par là qu'il a réagi contre les résultats obtenus à Washington, résultats qu'il abhorre tout en les acceptant.

Le 1^{er} article du traité dit « Traité des neuf Puissances », proclame, on le sait, que les États signataires s'engagent à ne pas tirer profit

des affaires de la Chine d'une façon préjudiciable aux intérêts des Etats amis et à leur sécurité. Mais tout le monde sait que, tout en proclamant sa neutralité dans la guerre civile, le Japon n'a pas caché ses sympathies pour Tchang, qu'il avait déjà sauvé indirectement d'un désastre en 1922, après sa défaite par Wu-Pei-Fu. Jamais, sans l'appui japonais, Tchang n'eût pu tenir en Mandchourie.

Aujourd'hui il a payé une partie de sa dette au Japon, en installant au pouvoir ce Touan-Chi-Jui, qu'il avait lui-même déposé en 1920, et qui est connu pour ses sentiments pro-japonais.

On sait, d'autre part, que lors de la Conférence de Washington, le Japon fit très nettement comprendre que, si la Conférence abordait la question de Mandchourie, il se retirerait. Il cédait au contraire sur la question du Chantoung. Il faut admettre que le Japon a certains droits sur la Mandchourie, dont le développement industriel — en ce qui concerne tout au moins la Mandchourie du Sud — est dû presque entièrement à l'activité nipponne. Le Japon estime qu'à certain point de vue, il a sur ce pays un droit de priorité et le fait savoir aux étrangers.

Dans la Mandchourie septentrionale toutefois, les intérêts du Japon se heurtent à ceux de la Russie des Soviets, héritière de l'Empire des Tsars, qui a construit le Transmandchourien (chemin de fer de l'Est-Chinois).

D'aucuns sont d'avis, qu'à la base de la guerre civile chinoise, il y a un conflit entre le Japon et les Soviets, pour la domination de la Chine. Ce n'est qu'une partie de la vérité. Ce qui est vrai, c'est que les Soviets se livrent à une propagande intense, à Pékin et à Canton tout particulièrement. On dit Sun-Yat-Sen de Canton, et Feng-Yu-Hsiang, le « général chrétien » contaminés de bolchévisme ; en revanche ni Tchang-Tso-Iin, ni Wu-Pei-Fu ne sont bolchévistes.

Ce dernier est vraisemblablement le Chinois le plus antijaponais de Chine.

D'autre part, le Japon passe par une période quelque peu troublée. Jusqu'en 1921, il a joui d'une très grande prospérité; puis est venue une réaction. Le pays ne s'est pas encore remis de cette dépression. Le tremblement de terre a contribué à l'entretenir. Comme il arrive d'habitude, le Gouvernement en a été rendu, en partie au moins, responsable, et une crise politique a suivi. Aux élections de mai 1924, qui ont consacré la défaite du Gouvernement Kiyoura et amené au pouvoir le Ministère de coalition que préside Kato, chef du parti, ou plutôt, du groupe Kensekai, le peuple a réclamé le suffrage universel, un gouvernement constitutionnel et une réforme de la Chambre Haute. La politique étrangère n'a pas joué de grand rôle à ces élections, malgré tout le ressentiment qu'ont causé aux Japonais les procédés américains dans la question de l'immigration. Les conséquences de ces procédés se feront sentir un jour ; le Japon ne les oubliera pas ; il attendra son heure, comme il en a l'habitude.

A part cela, tout Japonais sait que la victoire de Tchang-Sun-Wu était une victoire japonaise, et il s'en est réjoui : sa joie a été profonde et sincère, bien qu'il y eût mis certaines formes pour les raisons d'ordre diplomatique.

En automne 1923, Wu avait installé le maréchal Tsao-Koun, *tchun* du Cchichli, du Chantoung et du Honan, président de la République de Chine, et il était parvenu à refaire l'unité de la Chine, exception faite de Canton (Sun) et de la Mandchourie (Tchang).

Puis se sont produits les événements de l'automne dernier, et aujourd'hui Wu s'est retiré à Sin-Yang-Chow ; la roue de la fortune a, en très peu de temps, tourné de façon extraordinaire ; pour le moment, Wu ne compte pas. Le Japon jubile ; sans avoir perdu un seul soldat, il a remporté un très grand triomphe ; sa victoire lui aura coûté moins, sans doute, que tous les succès précédemment obtenus au moyen de subsides payés aux divers Cabinets chinois, aux *tchuns* de province et aux fonctionnaires de Pékin. L'Ex-Empereur venant se réfugier à la Légation du Japon, a permis à l'Empire du Soleil Levant, d'enregistrer un nouveau succès. Le départ annoncé de Feng pour le Japon, s'il a lieu, en sera un autre. La Chine reste à l'état chaotique, mais tout le monde sait qui est le gagnant.

* * *

Il est question dans l'article de M. Machray, de l'Empereur de Chine venant chercher refuge à la Légation du Japon à Pékin. Le correspondant du *Manchester Guardian* dans cette ville, donne sur les événements qui l'amènèrent à prendre cette décision, les renseignements suivants :

Par ordre de Feng-Yu-Hsiang, le souverain déchu, qui avait jusque-là habité son palais, dut aller loger dans la maison de son père, le Prince Chun, le « général chrétien » (protestant), lui défendant de sortir ou de recevoir qui que ce soit. Puis, par ordre de Touan-Chi-Jui, les soldats que Feng avait placés, furent éloignés et remplacés par des agents de police, l'Empereur recouvrant sa liberté.

Il permit au correspondant du journal de Manchester de l'interviewer et lui narra en détail, comment, le 5 novembre, deux généraux partisans de Feng, accompagnés de plusieurs centaines d'hommes armés, arrivèrent au palais et demandèrent à le voir ; comment ils en furent empêchés par un troisième Chinois, Hsiao Yang, le contrôleur, auquel ils déclarèrent, parlant au nom du « peuple », que l'Empereur devait quitter le palais à trois heures (il était onze heures du matin) ; comment ils insistèrent pour que le souverain consentît à une modification de l'accord relatif à son abdication, se contentât désormais de 500.000 dollars par an au lieu de 4 millions, et renonçât à son palais et à son titre. L'Empereur déclara au correspondant qu'il n'avait pas signé le document que les deux généraux lui avaient fait soumettre et qu'il ne l'acceptait pas, tout en se déclarant prêt à revoir les stipulations de l'*Abdication Agreement*, s'il était traité avec courtoisie.

Pu-Yi a dit la joie qu'il éprouvait de se sentir libre, car dans son palais, il se sentait presque un prisonnier. Il veut, aujourd'hui que la liberté lui a été rendue, se rendre à Moukden d'abord, pour y vénérer les tombeaux de ses ancêtres, puis au Japon, ensuite en Europe ; comparer les institutions européennes aux institutions chinoises, poursuivre ses études historiques et archéologiques, jouir de la vie ; enfin revenir en Chine quand le calme y aura été rétabli.

Depuis que cet entretien a eu lieu, Pu-Yi s'est réfugié à la Légation japonaise ; il pourra dès lors réaliser un des vœux les plus chers de son existence (il a dix-huit ans) et, lorsqu'il se sera embarqué pour l'Europe, « la coupe de son bonheur débordera ».

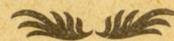
Il a reçu une instruction très soignée ; parmi ses professeurs figurent quelques-uns des plus illustres savants chinois et aussi un précepteur étranger.

Le cérémonial archaïque qui entourait cet Empereur sans pouvoir lui pesait depuis longtemps ; l'an dernier, il en donnait la preuve en congédiant du coup plus de mille eunuques, au grand ahurissement de sa cour.

Aux termes de l'*Abdication Agreement*, la dynastie mandchoue renonçait au pouvoir suprême et devait toucher en échange quatre millions de dollars mexicains par an ; Pu-Yi était autorisé à garder le titre d'Empereur Mandchou et autorisé « pour le moment » à continuer à habiter le palais impérial de la « Cité interdite », tout au fond de Pékin.

Si les 500.000 dollars que lui a proposés Feng lui sont régulièrement servis, il ne sera pas trop à plaindre ; en effet, une bonne partie des quatre millions ne lui était jamais payée. Il est vrai que Pu-Yi perd aujourd'hui les trésors du palais impérial, s'élevant, assure-t-on, à des sommes fabuleuses. Si une partie de ces trésors est certainement propriété de l'Etat, d'autres lui appartiennent en propre non moins indubitablement ; et dans son entretien avec le correspondant du *Manchester Guardian*, il lui a dit avoir constaté l'absence de certains objets faisant partie de ses collections personnelles.

Il semble que le désir de se saisir des trésors ait été une des deux raisons qui ont poussé Feng à faire son coup d'éclat ; l'autre est vraisemblablement liée au danger que, dans ces temps troublés, l'existence continue d'un monarque et d'une monarchie dans la capitale même, présente pour la République chinoise.



Nous prions nos abonnés qui recevraient irrégulièrement la REVUE de réclamer au Bureau de poste, qui les dessert et de nous aviser.



Société Générale de Belgique

Société anonyme fondée par arrêté royal du 28 août 1822

3, Montagne du Parc, BRUXELLES

FONDS SOCIAL :

100.000 Titres de Capital . . fr. 100.000.000,00

100.000 Parts de Réserve . . fr. 245.616.537,35

Total . . fr. 345.616.537,35

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Le service d'agence de la Société Générale de Belgique est assuré en province par ses banques patronnées et leurs agences dans plus de 100 villes et localités importantes du pays.

 **COMPTOIR D'OPTIQUE** 

FONDÉE EN 1835 **MAISON BLAISE** FONDÉE EN 1885

46 RUE DE LA PAIX 46
IXELLES-BRUXELLES

JUMELLES, BAROMÈTRES, LORNETTES EN OR, ARGENT ET ÉCAILLE

INSTRUMENTS DE PRÉCISION

Outillage perfectionné pour le montage des Verres

LUNETTERIE FRANÇAISE ET AMÉRICAINNE

EXÉCUTION RAPIDE ET SOIGNÉE DES ORDONNANCES DE MM. LES OCULISTES

MÊME MAISON EN FACE AU 49

HORLOGERIE — BIJOUTERIE — ORFÈVRE

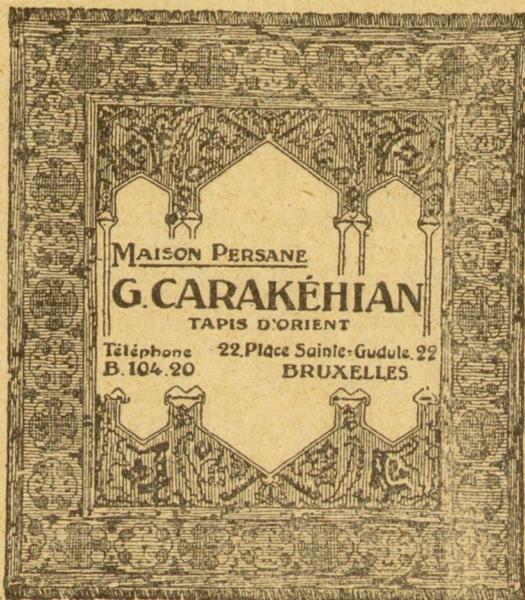
Application générale de l'électricité

A. CORMOND

LUMIÈRE - FORCE MOTRICE

LUSTRERIE - ABAT-JOUR

1, Rue de Gravelines, BRUXELLES



LIBRAIRIE SAINT-LUC

MON LIELENS

R. VAN ESPEN-DUFLLOT SUCC.

26; rue de la Montagne; 26; BRUXELLES

MISSALE ROMANUM — BREVIARIUM ROMANUM

LIVRES LITURGIQUES — ASCÉTISME

Grand choix de livres de prières et de chapelets

IMAGERIE RELIGIEUSE — CACHETS DE 1^{re} COMMUNION

Typographie - Lithographie - Reliures

Tous ceux qui font de la POLYCOPIE
emploient

LA PIERRE HUMIDE

A REPRODUIRE

Marque « AU CYGNE »

Tout s'efface comme sur une ardoise

Nombreuses références dans le monde entier. — Envoi franco

Nombreux dépôts en Belgique

Demandez catalogue :

USINE CYGNE, ST MARS LA BRIÈRE (Sarthe)

ORFÈVRE

CHRISTOFLE

SUCCURSALE DE BRUXELLES

58, rue des Colonies

TÉLÉPHONE 177.87



ORFÈVRE ARGENTÉE ET
DORÉE — ORFÈVRE D'AR-
GENT — SERVICES DE TABLE
— SERVICES A THÉ —
— SURTOUT CANDÉLABRES —
CADEAUX ET CORBEILLES
DE MARIAGE
— COUPES DE SPORTS —



MEMORIAL JUBILAIRE

DE

Son Éminence le Cardinal MERCIER

ARCHEVEQUE DE MALINES et PRIMAT DE BELGIQUE

1874-1924

Publié sous la direction du Baron Eugène de Waha de Baillonville, avec la collaboration de la "Revue catholique des idées et des faits", la direction artistique de M^r A. J. J. Delen, conservateur-adjoint du Musée Plantin-Moretus, professeur d'histoire de l'art à l'Académie des Beaux-Arts d'Anvers

SOMMAIRE

- | | |
|--|--|
| <p>1. — Biographie du Cardinal
<i>(Illustrée de nombreux portraits hors texte de Son Éminence aux différentes époques de sa vie).</i></p> <p>2. — Son Eminence dans l'intimité
<i>(Illustré de vues superbes et inédites du palais archi-épiscopal).</i></p> <p>3. — Le Cardinal et la grande guerre
<i>(Illustrations caractéristiques de cette tragique période).</i></p> <p>4. — La Belgique ecclésiastique sous l'autorité de Son Eminence ;
a) Les Evêques et les Evêchés ;
b) Les Cathédrales <i>(vues extérieures et intérieures)</i>.
c) Reproduction hors texte des œuvres capitales de l'art religieux national faisant partie de notre patrimoine artistique.</p> | <p>5. — Notice biographique des Papes sous lesquels Son Eminence a exercé son mandat sacerdotal (Portraits).
Le Vatican. — Reproduction d'art des vues historiques : Les jardins, la Chapelle Sixtine, la Bibliothèque, etc..</p> <p>6. — Hommage à Son Eminence
Lettres autographes des plus hautes personnalités mondiales avec portraits des auteurs, et reproduction des plus remarquables articles publiés à l'occasion du jubilé.</p> <p>7. — Le jubilé — Compte rendu.
<i>(Illustration des principales phases du jubilé).</i>
Hors texte. — Le portrait en couleurs de Son Eminence
<i>(Textes par d'éminentes personnalités ecclésiastiques, politiques et littéraires).</i></p> |
|--|--|

Description des éditions du Mémorial Jubilaire

ÉDITION DE LUXE

Le MÉMORIAL JUBILAIRE de S. É. le Cardinal Mercier formera un grand volume d'art in-quarto (26 1/2 × 32 cm.) sur papier anglais « Featherweight » pour le texte, sur couché mat crème pour l'illustration.

L'ouvrage constituera un ensemble d'environ **deux cents pages**, avec de nombreuses et magnifiques planches hors texte ayant trait à la vie et l'œuvre de S. É. le Cardinal Mercier, aux églises de Belgique et à leurs trésors d'art, au Vatican, etc. etc.. Le texte en caractères monastiques, orné de lettrines et de culs-de-lampe originaux et spécialement gravés pour le Mémorial, sera imprimé en deux couleurs.

L'ouvrage sera broché ou relié au choix du souscripteur : broché en carton de Hollande (Van Gelder à la main) ou relié en pleine reliure simili maroquin, feuilles de garde spéciales, impression au balancier à froid et en or, portant l'écu du Cardinal

Prix : frs. 95.— par exemplaire broché et frs. 125.— l'exemplaire relié.

ÉDITION DE GRAND LUXE

Il sera tiré du Mémorial un nombre restreint d'exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder, filigrané et à la main, et sur carton couché de grand luxe. Reliure d'amateur chagrin et toile, fers spéciaux.

Prix de l'exemplaire : 300.— frs.

ÉDITION NOMINATIVE

Edition sur papier du Japon des Manufactures Impériales (texte et planches), reliure d'art à la main en plein maroquin du Levant e. mpression en mosaïque.

Édition dont chaque exemplaire sera ré spécialement pour chaque souscripteur et qui portera son nom en préface et isolément.

Prix de l'exemplaire : 750.— frs.

Comme le nombre d'exemplaires du MÉMORIAL sera strictement limité à celui des souscripteurs, prière d'envoyer les souscriptions sans retard à la REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS, 81, rue de l'Abbaye, Bruxelles.

Caisse générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL :

BRUXELLES, 11, RUE DES COLONIES, 11

Capital : 20.000.000

Réserves : 24.000.000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE :

Comptes de Chèques et de Quinzaine.

Dépôts de Titres et de Valeurs.

Lettres de Crédit.

Prêts sur Titres.

Coffres-Forts.

BUREAUX DE QUARTIER :

Place Bara, 14, Cureghem

Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles

Place Saintelette, 26, Molenbeek

Rue des Tongres, 60-62, Etterbeek

Place Licdts, 18, Schaerbeek

Rue du Bailli, 79, Ixelles.

CARRELAGES

J. SWARTENBROECKX

6, Avenue de la Porte de Hal, 6

BRUXELLES

REVETEMENTS

Téléphone B 15911

Hermance BARTHEL

ARTISTE FLEURISTE

Médaille d'Or France, Belgique

49, RUE ROYALE

- BRUXELLES -

Tél. 285-45

- Fleurs de premier choix -

Mariages - Bals - Soirées

EXPÉDITIONS

Etablissement Mauquoy & Fils

Graveurs — Medailleurs — Photograpeurs — Timbreurs

7, Marché St-Jacques, ANVERS

MAISON FONDÉE EN 1875

Tél. 6242



Banque de l'Arrondissement d'Anvers

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL : Longue rue Neuve, 107-111, ANVERS

Succursale : Rue Théophile Roucourt, 2, Berchem-lez-Anvers

Comptes chèques. — Ouvertures de crédit — Comptes à terme.
— Comptes de quinzaine. — Caisse d'épargne. — Location de coffres-forts, etc., etc.

MARCHAND TAILLEUR

MAISON

L. DUPAIX

50, rue du Marais, Bruxelles

COSTUMES

DE

SOIRÉES

ET DE

CÉRÉMONIES

A la Grande Fabrique

E. Esders

26, rue de la Vierge Noire. 26

Bruxelles

Maison fondée en 1877

Téléphone 3003

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910

Vêtements pour hommes, dames et enfants

Livrées et uniformes. Vêtements de sports et voyages
Lingerie. Bonnetterie. Chapellerie. Ganterie. Chaussures
Cannes. Parapluies. Fourrures. Modes.

CHOCOLAT**DU C ANVERS**LA GRANDE
MARQUE BELGELa marque qui se trouve sur tous
nos Gramophones et Disques

C'est le symbole de la suprématie

Demandez nos Catalogues
et l'adresse du revendeur le plus proche**C^{ie} française du Gramophone**
BRUXELLES171, Boul. Maurice Lemonnier
65, rue de l'Écuyer
42, Place de Meir. — Anvers**VAN CAMPENHOUT Frères et Sœur**

MAISON FONDÉE EN 1873

-: **François VAN NES** Successeur :-

13, RUE DE LA COLLINE, BRUXELLES TÉL. : 227.64

TYPOGRAPHIE — LITHOGRAPHIE — PAPETERIE — MAROQUINERIE

FABRIQUE DE REGISTRES — COPIE-LETTRES

CHAPELETS — ARTICLES DE BUREAU — LIVRES DE PRIÈRES

Usine électrique : 36, RUE VANDERSTRAETEN

Poliflor
ANTISEPTIC AND PRESERVING
FLOOR, LINO, FURNITURE
WAX
Also for TILED FLOORS
MARBLE, MOTOR BODIES, &c.

Polit et préserve
vos
Meubles
Linoleums
Parquets
Carosseries
d'Automobiles

Fabriqu^e par THE NUGGET Polish C^o

LA MAISON DU TAPIS

**BENEZRA**

Rue de l'Écuyer, 41-43, BRUXELLES



TAPIS D'ORIENT, anciens et modernes. MOQUETTES UNIES tous les tons.
 TAPIS D'ESCALIERS et D'APPARTEMENTS (divers dessins et toutes largeurs).
 CARPETTES DES FLANDRES et autres (imitation parfaite de l'Orient).
 : : : : TAPIS D'AVIGNON unis et à dessins. : : : :

Les prix défont à qualité égale toute concurrence

ATELIER SPÉCIAL POUR LA RÉPARATION DES TAPIS